

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

PARFUMERIE DES ORKIDÉES

ORKIDÉE. — *Essence concentrée*, parfum à la mode, persistance, suavité, fraîcheur.
LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris.

ORKIDÉE. — *Poudre de Riz*, éclat, fraîcheur, conservation du teint. 3 fr. et 5 fr.
LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris.

ORKILIA. — *Rosée*, beauté, fraîcheur du teint, dissipe dartres, rougeurs. 5 fr. et 10 fr.
LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris.

ORKIDÉE. — *Eau de Toilette*, parfum à la mode, santé et fraîcheur de la peau.
LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris.

ORKIDÉE. — *Savon*, parfum à la mode, velouté et fraîcheur de la peau. 3 fr.
LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris.

ORKIDÉE. — *Parfumerie la plus moderne et la plus mondaine* pour le détail.
LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris.
GROS ET EXPORTATION, 243, même rue.

Paris, LENTHÉRIC, 245, rue S^t-Honoré



Leoty



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

Compagnie Coloniale



CHOCOLATS



DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

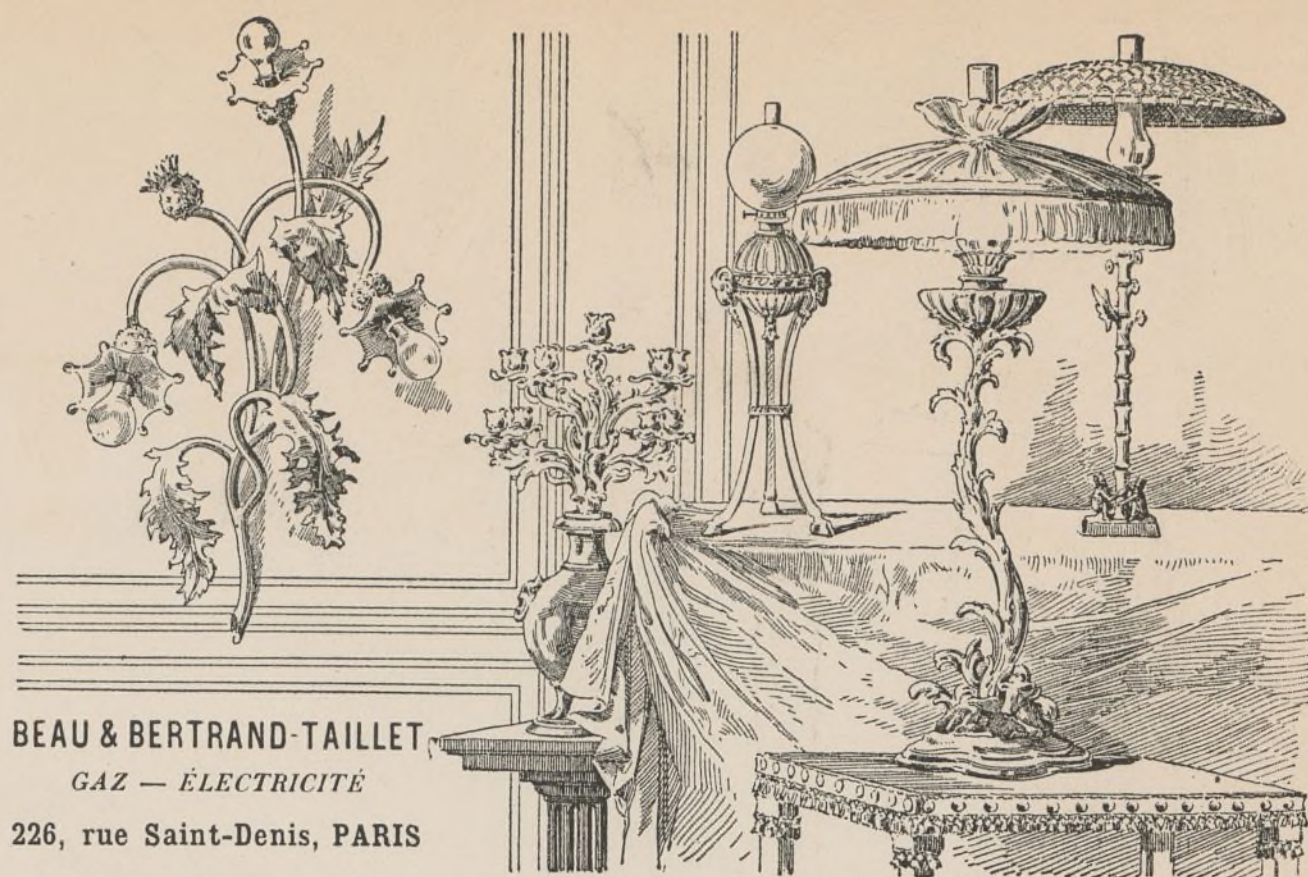
Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)

Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



BEAU & BERTRAND-TAILLET

GAZ — ÉLECTRICITÉ

226, rue Saint-Denis, PARIS

Pihan



4, Faubourg Saint-Honoré.



La plus Grande Manufacture de Voitures

DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE

La Carrosserie Industrielle

ANC^{TE} MAISON AD. SAMUEL

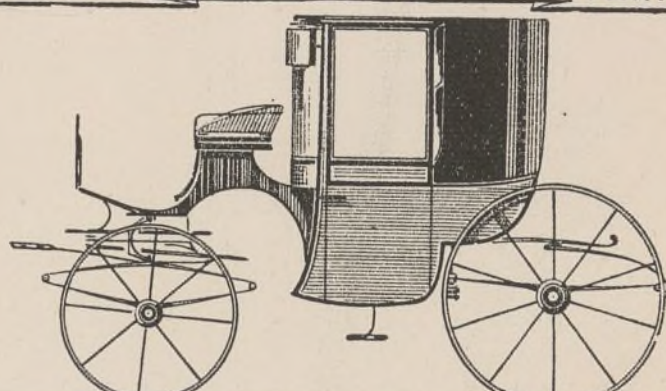
228
Faub^g S^t Martin
PARIS

USINES MODELES
78
Rue Claude Decaen

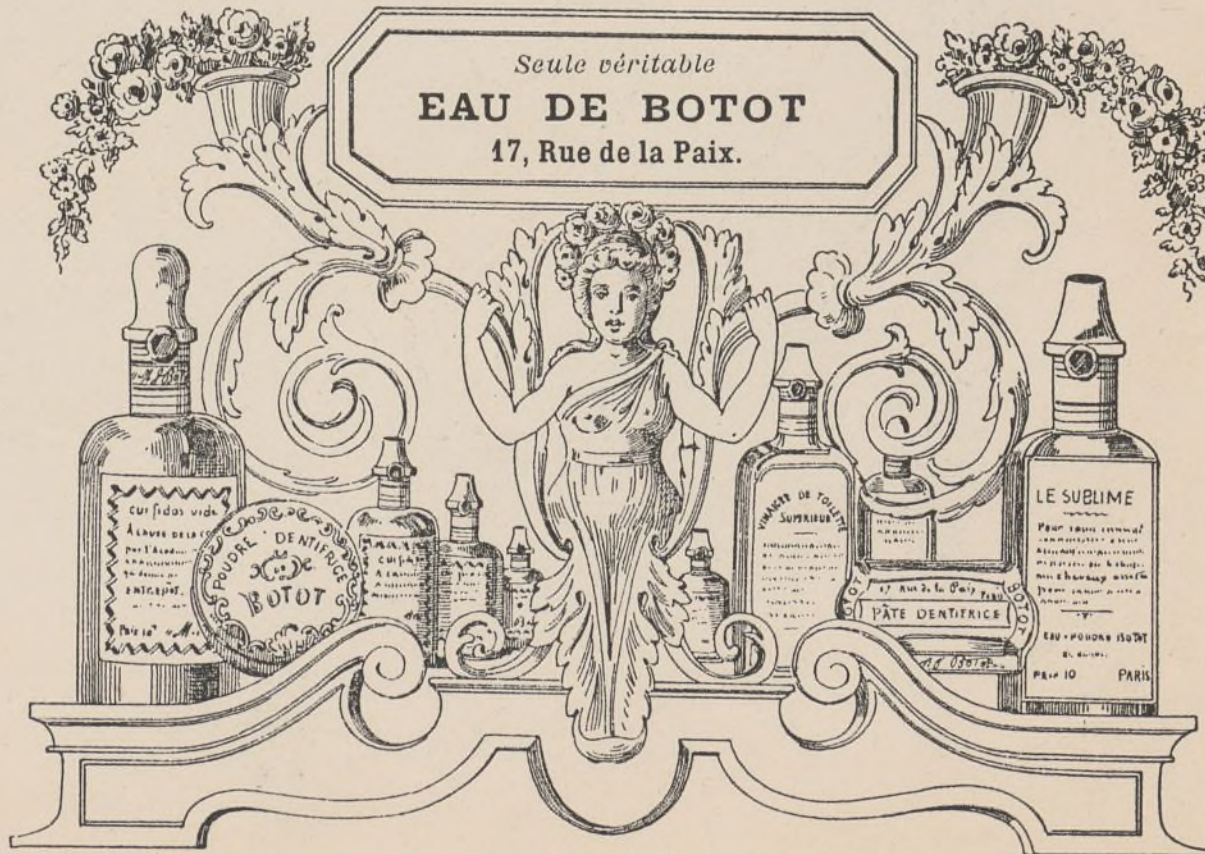
REUILLY-PARIS
ET
10, Rue de l'Abreuvoir

COURBEVOIE Seine

EXPOSITION INT^{LE} DIPLOME D'HONNEUR PARIS 1890



Exposition du Travail, 1891. — HORS CONCOURS



Seule véritable
EAU DE BOTOT
17, Rue de la Paix.

FIGARO ILLUSTRÉ

Mars 1892



EXPOSITION DES AQUARELLISTES. — LE GÉNÉRAL APPERT, PAR ÉDOUARD DETAILLE.

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Une Ondée, par ALONZO PEREZ.

Le Goûter, par VICTOR GILBERT.

Le général Appert, portrait par E. DETAILLE (Exposition des aquarellistes), texte par FRÉDÉRIC MASSON.

La Vie artistique, par ARMAND DAYOT.

« *Paris chez soi* », par R. M. ; reproduction directe.

Les Livres, par R. M.

Paris en Février 1814, par HENRI BOUCHOT ; illustrations

en couleurs d'après les aquarelles de GEORGES-EMMANUEL OPITZ.

Le Mariage de Minuit (deuxième partie), roman par TANCRÈDE MARTEL ; illustrations en couleurs de F.-H. KAEMMERER.

Trop brun ! par TH. BENTZON ; illustrations de TOFFANI.

Distracts ! par PAUL BILHAUD ; illustrations de E. COURBOIN.

COUVERTURE : *Apprêts pour le bal masqué*, par F.-H. KAEMMERER.

La Vie artistique

Un mois bien rempli. — Par le Glaive. — Maurice Rollinat. *L'audition des mélodies et des poésies du poète.* — *L'exposition du Cercle de l'Union artistique.* — *L'exposition de la Société des aquarellistes.* — *Les Arts industriels et décoratifs au palais des Champs-Élysées.* — *L'exposition annuelle des femmes peintres.*

Ceux que les choses de l'art intéressent pourront marquer d'une croix le mois qui vient de s'écouler, et qui a vu se succéder, d'une façon si triomphante, la première du beau drame de Richépin *Par le Glaive*, les inaugurations des expositions de peinture du Cercle de l'Union artistique et de la Société des Aquarellistes, et l'audition très curieusement attendue des mélodies et des poésies de Maurice Rollinat, au Théâtre d'application.

Les amateurs des splendeurs de la mise en scène, ont dû être satisfaits en voyant se dérouler devant leurs yeux, sur la scène de la Comédie-Française, le drame terrible et angoissant de Richépin, avec ses hurlements d'ivresse, ses cris de colère, ses sanglots d'amour, ses râles d'agonie, lugubre concert s'échappant d'un décor de pourpre et d'or éclaboussé de sang. Ceux qui recherchent, au contraire, des émotions plus douces, mais tout aussi pénétrantes, dans le tableau éternellement jeune, éternellement beau de la grande nature, ont passé une inoubliable soirée à entendre dire et chanter les vers et les mélodies de Rollinat, ce tzigane de génie, par nos premiers artistes lyriques et dramatiques.

Non pas que Rollinat se borne exclusivement à cueillir ses motifs d'inspiration dans ses promenades vagabondes à travers champs. Sur le programme de la soirée figuraient des titres comme ceux-ci : *le Convoi funèbre, les Deux Solitaires, les Yeux morts, Madrigal triste, la Mort des Pauvres...* et je vous affirme que ces vers chantés, ou simplement dits, par de grands artistes très émus, n'évoquaient guère de bucoliques pensées chez l'auditeur.

Lisez ce rondel des *Yeux morts*, dont on ne peut vraiment se figurer la puissance aiguë d'évocation, que lorsqu'il est chanté par Bouvet, et surtout par Rollinat, dont la voix stridente et plaintive arrive jusqu'à l'expression de l'inexprimable :

De ses grands yeux chastes et fous
Il ne reste pas un vestige.
Ses yeux, qui donnaient le vertige,
Sont allés où nous irons tous.

En vain, ils étaient frais et doux
Comme deux bleuets sur leur tige ;
De ses grands yeux chastes et fous
Il ne reste pas un vestige.

Quelquefois, par les minuits roux
Pleins de mystère et de prestige,
La morte autour de moi voltige...
Mais je ne vois plus que les trous
De ses grands yeux chastes et fous.

Mais ces pièces, farouchement funèbres ou suggestives de pensées très moroses, étaient fort clairsemées sur le programme dont les organisateurs de la fête avaient très visiblement cherché à faire une sorte de synthèse des inspirations champêtres de Rollinat.

Lisez plutôt ce sonnet exquis que je détache du manuscrit de *la Nature*, en ce moment sur ma table de travail, et que je feuillette avec un réel ravissement :

NUIT MYSTIQUE

La vallée apparaît sous un ciel sans nuages,
Illuminé, si pur par ses astres si frais,
Qu'il découvre les quatre horizons, et, de près,
Remplit d'azur lacté les vides du feuillage.

Les brises de velours s'embaument tout exprès
Pour fêter cette nuit qui les met en voyage,
Et la lueur d'en haut vogue sur le marais
En laissant derrière elle un vapoureux sillage.

Très distincte, là-bas, tant l'espace est serein,
Sur un mur se profile une chouette, en train
De se polir le bec et de hocher la queue.

Je songe, et, recueilli jusqu'à la piété,
Je regarde dormir, pleine de sainteté,
La lune blanche, avec son auréole bleue.



Après les poètes, les peintres.
Le catalogue de l'exposition du Cercle de l'Union artistique ne comporte pas moins de deux cent trente numéros cette année.

Cette artistique exhibition qui se faisait naguère au Cercle de la place Vendôme et qui, faute de place, je suppose, chercha, pour s'étendre davantage, un plus vaste local, semble condamnée encore, d'ici à peu d'années, à se produire à un autre endroit, là où les murailles auront encore plus de surface et les plafonds plus d'altitude. A moins que les organisateurs de cette exposition ne réalisent la très ingénieuse idée de faire, de la cour intérieure du Cercle, pendant la durée du mois de février de chaque année, une sorte de hall à toiture mobile.

Cette modification dans l'installation présente serait pleine de précieux avantages pour l'administration du Cercle. D'abord, les nombreuses, élégantes et charmantes visiteuses qui, binocle à l'œil, s'extasiaient devant les sculptures et les toiles signées des noms les plus étincelants du Gotha, pourraient s'abandonner, avec d'obliques et langoureuses œillades, à leurs douces pamoisons artistiques sans être brutalement arrachées à leur rêve par les inévitables bousculades qui se produisent sans cesse dans une foule trop comprimée.

Puis, messieurs les artistes, pour qui désormais produire c'est vouloir, s'empresseraient de solliciter leur admission dans une maison qui leur offrirait une si spacieuse hospitalité, et où l'étalage serait si bien ordonné. Ce serait encore un nouveau Salon. Je livre très volontiers ce projet réformateur au Comité du Cercle de l'Union artistique. Je crois que de son application naîtraient des effets très heureux. Elle aurait du moins pour résultat de rendre l'abord de la cimaise accessible à l'infortuné critique chargé de parler des œuvres qui s'y entassent.



Un certain nombre d'artistes de talent sont représentés à cette mondaine exposition par des œuvres d'inégale importance. Nommés parmi les peintres : MM. Gérôme, Dagnan-Bouveret, Flameng, Detaille, Doucet, Carolus-Duran, Besnard, Harrison, Morot, Benjamin-Constant, Montenard, Bonnat, Billotte, Cormon, Marcel Baschet, Maurice Bompard, Dawant, Courtois, Gervex, Friant, Français, Boutet de Monvel, Vibert, Stevens, Wauters... La sculpture est brillamment représentée par : MM. d'Epinay, Saint-Marceau, Mercié, de Vasselot, Carlès, Puech, d'Assolvi, etc.....

Parmi les œuvres devant lesquelles les vrais amateurs s'arrêtent le plus volontiers, il faut citer : la délicieuse *Petite Fille en vert*, de Besnard, et une aquarelle de ce même artiste cataloguée sous ce titre : *une Epaule de femme* ; un portrait de femme de Bonnat, d'une exécution vraiment magistrale et d'un caractère très étrange ; les petites toiles militaires de Detaille ; le portrait d'enfant de Dagnan-Bouveret, les marines de Harrison, et les deux toiles de Gérôme : *Prière dans la Mosquée* et *Pygmalion et Galathée* ; cette dernière toile obtint surtout un très vif succès, très justifié d'ailleurs par l'originalité de conception du sujet et la prestigieuse habileté de l'exécution. M. Gérôme qui est aussi, comme on le sait, un sculpteur de grand talent, a trouvé, si je ne me trompe, dans l'interprétation de ce motif, de très douces et très artistiques émotions lorsqu'il sentait frissonner et s'animer, sous les caresses de son pinceau, les chairs de Galathée, éclore pour un instant, comme une fleur blanche et rose, de la froideur pâle du marbre.



Formuler en quelques lignes un jugement détaillé sur la brillante exposition de la *Société des Aquarellistes*, qui attire en ce moment tant de visiteurs aux galeries de la rue de Sèze, est, en vérité, chose difficile. Jamais cette annuelle manifestation artistique ne fut plus complètement réussie, et jamais les représentants autorisés de cet art charmant n'offrirent, aux regards du public, de spécimens plus parfaits de leur talent.

Voici M. Gaston Béthune avec une douzaine de motifs d'une exécution nette et franche, de la pure aquarelle que n'alourdit aucune bavure gouacheuse. Cette exposition est, à coup sûr, une des mieux réussies et c'est avec une véritable joie que le regard se promène à travers ces paysages marins ou lacustres, champêtres ou montagneux, baignés de crépuscule ou inondés de lumière et sur lesquels s'étend l'azur calme et laiteux des ciels printaniers où passent brusquement les troupeaux échevelés des nuées d'orage, comme dans les tragiques compositions de Turner. M. Béthune est, sans contredit, un des plus incontestables triomphateurs de cette exposition.

Très intéressants aussi, les envois de M. Jeanniot. Nous nous permettons cependant de reprocher à cet artiste de si grand talent, de se laisser quelquefois impressionner par la peinture des autres, et, troublé sans doute par un excès presque maladif de modestie, de se méfier un peu trop de la puissance pourtant si originale de ses propres moyens. Cette fois, ses figures aux contours trop violemment

cerclés nous font songer involontairement aux compositions de MM. Anquetin, de Groux Bonnard... et quelques autres outranciers de l'accentuation linéaire.

Comme toujours M. Besnard obtient un grand succès avec ses études de femme, d'une si troublante morbidesse, et les étranges éléphantaisies (je copie le catalogue) des éléphants du roi Baskir. L'artiste nous représente ces bonnes et douces bêtes en train de balancer gaiement au bout de leurs trompes dont les enroulements forment des cadres très réussis à de somptueuses rondeurs callipygiques, de jolies petites dames plus que légèrement vêtues et toutes ruisselantes des perles du bain où les éléphants viennent les cueillir. Voilà certes un motif exempt de banalité, et il fallait la prestigieuse originalité du pinceau de M. Besnard pour le traiter avec toutes les convenances désirables.

Je manquerais aussi à tous mes devoirs en ne mentionnant pas, dans cette très intéressante exposition : les *Fleurs* et les *Marines*, de Duez ; la *Charge* et le beau *Portrait du général Appert*, par Detaille ; les jolies illustrations de M. Guillaume Dubufe pour le théâtre d'Emile Augier ; les paysages d'Harpignies ; les vues de Venise, de Georges Clairin et de Roger-Jourdain ; les fleurs de madame Madeleine Lemaire ; les chiens si réussis de M. Olivier de Penne ; les curieuses et savantes évocations antiques de Rochegrosse, les paysages de MM. Yon et Zuber, les études de Vibert, les paysages exotiques de M. Gaston Roulet....

« C'en est fini désormais des vaines distinctions entre les Beaux-Arts et les Arts décoratifs ou industriels. Quiconque poursuit, dans quelque domaine que ce soit, la réalisation du beau, fait de l'art et mérite le titre d'artiste. Devenez donc des artistes véritables. Vous aurez ainsi bien mérité de votre glorieux aïeul, Jean Poquelin de Molière, qui n'est pas seulement le patron des tapissiers et des poètes, mais aussi celui de tous les gens de bien. »

Je détache ces quelques lignes du discours prononcé, il y a quelques jours, par M. Henry Roujon, à la distribution des prix aux apprentis de la Chambre syndicale de Tapisserie.

Or, voici que la Société des Artistes français, comme désireuse de confirmer immédiatement l'opinion du directeur des Beaux-Arts, mais aussi sans doute, conseillée par le désir d'aussi bien faire que la Société Nationale des artistes (Champ de Mars), a décidé d'admettre désormais, aux salons annuels, des ouvrages d'art décoratif et industriel.

On a pu dire avec raison que si Barye vivait encore il pourrait soumettre son fameux surtout de table à l'examen du jury sans s'exposer, cette fois, à un refus.

En présence de ces heureux résultats il est impossible de ne pas se réjouir de la scission qui s'est produite dans le monde des artistes et de rendre hommage aux bienfaits de la concurrence.

Au risque de passer pour le moins galant des critiques et de transformer en une meute de ménades vengeresses, la gracieuse légion dont est formée l'Union des Femmes peintres, nous sommes obligé de convenir que jamais nos yeux, si familiarisés cependant aux décevantes surprises des expositions d'art, ne furent plus cruellement impressionnés que par l'odieuse rassemblement de croûtes qui s'étalent par centaines, depuis quelques jours, dans les salles du palais des Champs-Élysées. C'est un affreux spectacle. A peine le regard est-il attiré, de-ci de-là, par un bouquet de roses de madame Castagnary, une étrange notation picturale, d'une formule par trop rudimentaire, signée du nom de madame Berria-Blanc, une nature morte de mademoiselle Camille Bourdon, une marine de madame La Villette, un pastel d'une exécution originale et franche de madame Frédérique Vallet, une élégante figure de jeune fille de mademoiselle Madeleine Carpentier, une famille de chats de madame Henriette Ronner, un plâtre de madame Clovis Hugues.... Et notez que le catalogue porte près de mille numéros !

Encore quelques exhibitions de cette force et l'Union des Femmes peintres, très péniblement constituée, je le suppose, aura cessé d'exister. Ce sera, d'ailleurs, une éclipse qui ne troublera que fort légèrement l'azur du ciel artistique.

ARMAND DAYOT.

PARIS CHEZ SOI

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, d'une revue de fin d'année, représentée avec un succès étourdissant à l'un des *five o'clock* du Figaro.

Titre : *Paris chez soi*. Auteurs : Jules Oudot et Marcel de Lihus. Interprètes : mademoiselle Marguerite Deval, MM. Fordyce et Flers.

Depuis que nous en avons offert la primeur à nos invités du jeudi, *Paris chez soi* a été applaudi dans plusieurs soirées particulières et

dans les grands cercles de Paris. Il y a infiniment d'esprit dans ce petit acte en vers, sans prétention, très nouveau de formes, très rapide d'allures et qui a cette particularité de se jouer sans décors ni accessoires.

L'interprétation est d'ailleurs de premier ordre, et mademoiselle Deval s'y est taillé un succès personnel qui lui a valu son engagement immédiat.

Notre gravure montre une des scènes de *Paris chez soi*, prise d'après nature dans les ateliers de M. Camus, l'habile photographe du Figaro.

R. M.

Le Général APPERT

Qui a vu, au début de novembre 1870, par les derniers beaux jours d'automne, cette entrée du Bois, la Porte Maillot et le restaurant Gillet où était le quartier général de l'armée, les a toujours devant les yeux. Les arbres rasés jusqu'aux fortifications, faisant des abatis lugubres, ça et là, les décombres des guinguettes et des maisons

démolies par le génie, les avancées des forces ayant pris un air de guerre et, autour de cette grande bâtisse que hantaient jadis les noces du samedi, tout un brouhaha d'allants et de venants, des soldats dans toutes les tenues, des francs-tireurs de toute sorte, des mobiles de toutes nuances ; de temps en temps, dans un bruit de cavalcade, des arrivées de généraux, des entrées d'officiers d'état-major, des passages sur le pavé de canons roulants. C'était dans ce désordre, ce pêle-mêle, avec ces éléments disparates et hétérogènes, au milieu des contradictions qui venaient des gouvernants et des médiocres volontés qui venaient des gouvernés — si peu gouvernés, hélas ! — que le général Appert improvisait sous le feu de l'ennemi, l'armée qui, à Champigny, au Bourget et à Montretout, si elle ne put sauver Paris, sauva l'honneur.

Chef d'état-major du général Ducrot, le général Appert avait la lourde charge et portait presque seul le poids du jour. Pendant que, chez le Gouverneur, on discourait et qu'on croyait gouverner, à la Porte Maillot on s'organisait pour combattre. Le général Ducrot, était l'homme des résolutions viriles et il l'a prouvé. Mais qu'eût-il fait sans le général Appert ? Celui-ci, préparé par une forte éducation à ces responsabilités écrasantes, était un travailleur acharné en même temps qu'un admirable soldat. Son stage auprès des deux généraux en chef qu'a eus le second Empire : Saint-Arnaud et Pellissier, dont il avait été successivement l'aide de camp, le rendait apte à concevoir et à exécuter et il savait mettre en même temps, dans le détail des choses militaires, la précision qu'il tenait de son oncle, l'intendant général Appert, dont le nom est resté en honneur dans le corps.

Brave, cela ne se demande point : il avait été des temps héroïques de l'Algérie, l'un des compagnons de Bugeaud à Isly, où il avait eu sa croix de légionnaire, comme il fut le compagnon de Pellissier à Sébastopol. Bugeaud, Changarnier, Vaillant, Saint-Arnaud, Pellissier, quels répondants ! Mais en même temps, ce beau soldat aux cheveux fournis, à la moustache flambante, était un homme aimable, accueillant et doux, façonné à une politesse diplomatique par son long séjour à l'ambassade de Londres, un des meilleurs représentants de cette vieille armée, chez qui l'aménité des formes était comme rehaussée par le souvenir toujours présent des hauts faits accomplis et qu'on se tenait fier de montrer à ses amis aussi bien qu'à ses ennemis.

Qui fût resté un peu de temps devant cette maison Gillet en eût vu sortir un grand et long mobile à la figure presque imberbe, aux cheveux blonds, portant crânement le képi à pompon des bataillons de Paris ; de groupe en groupe, il allait regardant, et parfois, tirant un carnet de sa poche, traçait quelques rapides coups de crayon. C'était Edouard Detaille qui, dès les premiers jours de la guerre, était venu au camp de Châlons s'engager au 8^e de la Seine d'où le général Appert le tira pour l'attacher à son état-major. Alors se forma entre le vieux soldat et le jeune artiste une amitié dont le peintre, désormais illustre, des combats de Champigny, a voulu consacrer le souvenir en aquarellisant de mémoire cet admirable portrait de son général, qu'on a bien voulu nous permettre de reproduire à notre première page.

Après la guerre, après l'effort surhumain qu'avait tenté le général Appert, les circonstances lui imposèrent encore une mission plus terrible et plus grave. Commandant la subdivision de Seine-et-Oise, il dut organiser ces Conseils de guerre qui furent chargés de juger les hommes de la Commune : 43,000 accusés ! En moins d'une année les dossiers étaient apurés et justice était faite — s'il peut y avoir justice après les guerres civiles.

Pour cette tâche si pénible, le général Appert eut l'honneur de ne recevoir aucune récompense : s'il avait mérité la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Champigny, il attendit près de quatre années sa troisième étoile. Trop peu



de temps il eut à commander le 17^e corps; la retraite l'atteignit en 1882, lorsqu'il était encore tout plein de force, de santé et d'entraînement.

On le vit bien une année plus tard, quand le gouvernement, après la démission du général Chanzy et son remplacement à Pétersbourg par l'amiral Jaurès, comprit la nécessité de donner à celui-ci un successeur qui eût la pratique de la diplomatie et fût agréable à la cour de Russie. Le général Appert remplissait ces deux conditions; sa femme, mademoiselle Hoskier, ayant été connue, dès l'enfance, à Copenhague, par celle que l'épouvantable attentat du 13 mars 1881, venait de faire Impératrice de Russie. Le rôle que joua à Pétersbourg le général Appert, on en voit aujourd'hui les fruits, mais il ne lui fut point donné de les récolter. Après Le Flô, après Chanzy, mieux qu'eux deux peut-être ou plus opportunément, il s'efforça de rapprocher deux puissances dont l'alliance militaire semblait imposée par un intérêt immédiat et que séparaient pourtant, au point de vue gouvernemental, des doctrines si différentes. Rappelé en 1886, le général Appert n'eut pas la joie de voir triompher, entre les mains d'un soldat digne de le comprendre, la politique qu'il avait préconisée et dont il avait, on peut le dire, assuré le succès; mais il eut du moins la certitude que tous les patriotes rendaient justice à son caractère et que, en rentrant dans la retraite où la mort devait trop tôt venir le prendre, il emportait l'estime de tous ceux qui l'avaient connu et le respect affectueux de tous ceux qui avaient servi sous ses ordres. Cela est pour consoler de quelques disgrâces et pour assurer à la conscience ce repos souverain qui donna au général une mort si calme et si chrétienne.

En cette aquarelle, où le général est représenté à une revue de Krasnoé-Celo, Détaille a su synthétiser cette belle vie à la fois militaire et diplomatique, toute remplie par le dévouement à la patrie, toute éclairée par la conviction du devoir accompli. Des ouvriers tels que celui-ci, ouvriers de sa réintégration prochaine, la France en rencontre encore et ils se tiennent heureux, quoi qu'il arrive, qu'elle veuille bien accepter tout leur amour et toutes leurs pensées. Et ils ont raison, car le bonheur n'est que dans le sacrifice et on ne se sacrifie qu'à une religion.

FRÉDÉRIC MASSON.

Les Livres

Après la fièvre des étrennes et maintenant que les couvertures de percale rouge frappées d'or ont disparu des étalages, la librairie a repris le cours de ses publications; les volumes habillés de jaune s'accumulent sur la table du bibliophile, avec une abondance qui dément les mauvais bruits de krach littéraire qui ont couru dernièrement.

Un volume de vers de Jean Rameau est toujours un régal pour les délicats. *Nature*, édité par Savine, contient cinquante petits poèmes, cinquante tableaux d'un vif coloris, où circule, avec une allure de jeunesse et de santé tout le monde de la vie rustique.

Les amateurs de métrique trouveront, en outre, dans ce volume, diverses curiosités de rythme, notamment des vers de quatorze pieds, avec césure médiane, qui sonnent fort agréablement.

L'Amour d'Annette, du même Jean Rameau — Ollendorff, éditeur — est écrit dans cette prose excellente que possèdent seuls les poètes assouplis par le vers à toute la gymnastique de la langue. Aux pieds de ces Pyrénées qui l'ont vu naître, l'auteur a déroulé un roman du cœur, un drame intime du ménage, plein de ces hardiesses voilées qui sont la marque des esprits délicats.

M. Pierre de Nolhac réédite chez Lemerre, en format réduit, sa *Marie-Antoinette*, publiée il y a deux ans en grand format, magnifiquement illustrée, chez Boussod, Valadon et Cie, avec le célèbre portrait en couleurs de Janinet. C'est un livre précieux, impeccable au point de vue de la documentation et de la vérité historique.

A ceux qui aiment à relire ce que j'appellerai « le passé contemporain », je recommande la deuxième série des *Derniers Samedis*, de Armand de Pontmartin, chez Calman-Lévy. On y repasse avec le plus vif intérêt l'histoire politique et littéraire de ces dix dernières années, racontées avec la verve aiguë du vieux pamphlétaire légitimiste.

On a comparé les *Mémoires de Macdonald*, qui viennent de paraître chez Plon, aux *Mémoires de Marbot* : quelle différence et pour la narration, et pour le style, et pour l'intérêt. Que Marbot en son troisième volume ait des aigreurs et comme un tintinet de délire de la persécution, qu'il trouve les autres inférieurs à lui-même et le dise trop souvent, soit, mais ce Macdonald ! Il n'y a pas un de ses chefs — sauf Beurnouville, parce que sans doute sa nullité est démontrée — qui n'ait son paquet, pas un de ses subordonnés qui n'endosse la responsabilité des échecs. Impossible de s'y retrouver, à des moments, dans un récit qui est un radotage sénile. A d'autres, le livre tombe des mains, tant dégoûtent certaines ingratitude et écœurent certains abandons, et il n'a même point la pudeur d'en colorer la brutale expression !

Charles Narrey pourrait bien, comme Gyp, crier : « Ohé les psychologues », aux penseurs profonds qui écrivent et nous font lire des volumes où ils découvrent péniblement l'âme humaine. Narrey y met moins de prétention et nous demande moins de fatigue : *Son Voyage autour du Dictionnaire*, publié chez Calman-Lévy, contient une série de définitions et d'aphorismes, dont la forme humoristique et paradoxale dissimule un rare bon sens assaisonné d'une aimable ironie.

Ce titre aimable de *Gueule noire* désigne, dans le langage des chemins de fer, les mécaniciens et les chauffeurs. Comme le dit la préface, ce livre doit intéresser principalement le personnel des compagnies. C'est un peu mon opinion. J'ajouterai que, lorsqu'on a absorbé la *Bête humaine*, de Zola, on a le droit d'hésiter à recommencer avec *Gueule noire*, de M. André Lacoste.

La Sacrifiée, d'Edouard Rod (Perrin éditeur) est un de ces romans intimes, sobres et simples d'apparence, où chacun de nous retrouve, formulées avec une netteté cruelle, les passions, les joies et les douleurs qui ont traversé sa vie.

Combien de jeunes femmes, aux heures de mélancolie et de désillusion, croiront se reconnaître dans cette douce madame Audouin, la sacrifiée. Outre qu'il est admirablement pensé, ce livre a l'avantage d'être écrit en français : c'est à noter !

Sous le titre de *Théâtre intime*, M. Louis Dépret a réuni quelques pièces de théâtre charmantes, et qui ont déjà obtenu un grand succès dans les familles où l'on joue la comédie. Je ne saurais trop attirer

l'attention de mes lectrices sur ce livre à la fois gai et de bonne compagnie, que les éditeurs Fasquelle et Charpentier ont fait paraître dans leur nouvelle collection. Les jeunes filles principalement y trouveront de quoi occuper d'une façon intéressante et agréable les longues soirées d'hiver et les non moins longues journées de pluie.

Voici un livre étrange intitulé *Vamireh* et signé J.-H. Rosny, nom déjà connu de nos lecteurs. L'auteur, ou plutôt les deux auteurs, — car ils sont deux frères — ont imaginé de dépeindre l'âme d'un être humain au temps préhistorique, alors que l'homme était, ou devait être peu différent de la bête. Cette sorte de restitution a été menée, je dois le dire, avec une imagination et une poésie vraiment remarquable et qui s'élève au-dessus des vieilles formules littéraires. C'est assurément un essai heureux et qu'il est bon de noter à une époque, où sous prétexte d'innovation, tant de gens sans talent nous servent tant de rengaines. Le livre débute par cette phrase : « C'était il y a vingt mille ans ». Et je déclare que j'ai éprouvé tout de suite un infini plaisir à me trouver transporté si loin du parlementarisme et des crises ministérielles. Ceux qui liront *Vamireh* auront, je pense, la même jouissance.

Les Capitales du Monde, tel est le titre du livre que publie aujourd'hui la maison Hachette et où se trouvent groupées, dans une suite de monographies remarquablement illustrées, les descriptions de ces grandes cités du monde qui résument, en quelque sorte, le génie des peuples qui les ont bâties.

« Une seule main, dit la préface, ne pouvait guère composer de tels tableaux. Il fallait qu'on y retrouve avec l'exacte peinture de la réalité toute la variété de la nature. Comme ces pages ne devaient pas plus offrir des morceaux de fantaisie que de complets renseignements géographiques, nous désirions unir en une composition d'ensemble l'œuvre d'une élite d'écrivains et d'artistes. Nous ne nous sommes donc pas seulement préoccupés de grouper des noms connus et aimés, nous avons voulu confier chaque article du livre à l'auteur qui pouvait nous donner de chaque ville la vision la plus personnelle et la plus vive.

« Nous avons fait appel à des poètes, à des philosophes, à des hommes d'Etat, aussi bien à des écrivains étrangers qu'aux écrivains de notre pays. François Coppée nous a donné Paris; Pierre Loti, Constantinople; le vicomte M. de Vogüé, Saint-Petersbourg; Gaston Boissier, Rome; Sir Charles Dilke, Londres; Antonin Proust, Berlin; S. M. la Reine Elisabeth de Roumanie (Carmen Sylva), Bucarest; madame Juliette Adam, Vienne; le comte de Moüy, Athènes; le comte de Kératry, New-York; madame Judith Gautier, Tokio; Henri Havard, Amsterdam; Armand Dayot, Lisbonne; Maurice Paléologue, Pékin; André Michel, Copenhague; Maurice Wahl, Alger; Maurice Barrès, Stockholm; Auguste Génin, Mexico; Edouard Rod, Genève; Camille Lemonnier, Bruxelles; de Santa Anna Nery, Rio de Janeiro; James Darmesteter, Calcutta; Harald Hansen, Christiania; Camille Pelletan, le Caire; Emilio Castelar, Madrid. »

Les illustrations sont dignes du texte. La plupart sont signées des noms célèbres des écoles françaises et étrangères.

R. M.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

Nouvelles Cartes d'Abonnement avec Parcours circulaires sur la Banlieue de Paris.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre des cartes d'abonnement (1^{re} et 2^e classe), de 3 mois, de 6 mois ou d'une année, pour les quatre itinéraires suivants :

1^o de Paris (Saint-Lazare, Montparnasse ou Champ de Mars) à Saint-Cloud, Pont-de-Saint-Cloud, Garches, Sèvres (Ville-d'Avray et rive gauche) et *vice versa* ;

2^o de Paris (Saint-Lazare ou Montparnasse) à Versailles (rive droite et rive gauche) et *vice versa* ;

3^o de Paris (Saint-Lazare) à Saint-Germain (via Le Pecq et via Marly-le-Roi) et *vice versa* ;

4^o de Paris (Saint-Lazare, Montparnasse ou Champ de Mars) à Versailles (rive droite et rive gauche) et à Saint-Germain (via Le Pecq et Marly-le-Roi) et *vice versa*.

Arrêts facultatifs à toutes les gares intermédiaires.

Faculté de régler le prix de l'abonnement de six mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

Les cartes des 1^{re}, 2^e et 4^e itinéraires sont, moyennant un supplément de prix, rendues valables sur la Ceinture, de Paris (Saint-Lazare) à Ouest-Ceinture.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

ALONZO PEREZ



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

UNE ONDÉE

Ayuntamiento de Madrid





Paris en Février 1814

PAR HENRI BOUCHOT

ENTRE tant d'autres étrangetés de ces époques troublées, n'est-ce point la plus singulière histoire que celle de ce dessinateur allemand venu en France à la suite de la duchesse Dorothee de Courlande, et qui, tout seul dans le désarroi, nullement fiévreux ni secoué par les événements, se trouva posséder l'état d'esprit, la tranquillité nécessaire au chroniqueur impartial? Impartial est peut-être vite dit, car Georges-Emmanuel Opitz, né à Prague, ancien étudiant en droit, artiste de hasard, n'avait point — on peut le croire — dépouillé le tchèque, ni complètement oublié les invasions françaises; mais il se trouvait à Paris, grâce à sa protectrice, mêlé aux artistes, en relations suivies avec Vivant Denon, directeur des musées impériaux, et ses rancunes s'estompaient assez pour qu'il réputât séant de ne point exagérer nos misères. Aussi bien à l'heure précise où il pourléchait ses aquarelles, où il notait instant par instant la physionomie de nos boulevards, la partie n'était point perdue encore. Des nouvelles arrivaient, amplifiées probablement et grossies par les gazettes, mais qui laissaient planer des doutes sur l'issue de la campagne de France. Opitz a donc écrit tout naïvement le vrai, en crainte de se compromettre, de paraître prendre un parti, et les quatre dessins que nous reproduisons ici, sauvés par M. Hennin, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque Nationale, sont les pages les plus saisissantes qui nous soient restées de la campagne de France.

Il le faut redire, Opitz n'est point un peintre; on le soupçonne incapable de composer un tableau; il est inférieur à tous les artistes français du temps sur le fait d'idéal. Il a seulement sur eux cet avantage de la sincérité, et cette grâce naïve des très vieux miniaturistes d'autrefois, qui n'allaient point chercher à Rome ou en Grèce les habillements de leurs personnages. Il tenait de son éducation première, faite un peu au hasard, sans maître vraisemblablement, un infini besoin du détail, — nous dirions de la petite bête. — Ses portraits minuscules exécutés en Bohême lui avaient donné une instruction spéciale des yeux, une vision, en quelque sorte mécanique, des hommes et des choses, qui le contraignait à la recherche précieuse des moindres objets. Au fond, si cette dispersion de l'intérêt marque une insuffisance absolue d'études, elle est cependant, dans l'ordre documentaire, ce qui nous attache le plus; ce n'est point de l'art, c'est, on pourrait dire, comme une photographie instantanée, une page d'histoire simplement tracée sur la nature même, abstraction faite de poésie ou de littérature.

En l'honneur de qui Georges Opitz décrivait-il ses scènes

parisiennes? Fut-ce pour la duchesse de Courlande, ou pour le duc de Saxe-Cobourg dont le cabinet conserve encore vingt-quatre dessins de sa main, publiés en 1819? Hennin qui ne renvoie point sur les acquisitions de sa collection célèbre, oublie de nous dire où il trouva les quatre aquarelles. En Allemagne, sans doute, où il habita. Il faut dire pourtant que diverses épaves de l'album d'Opitz sont restées chez nous, et que M. Destailleur notamment en possédait une, moins favorable pour nos mœurs françaises, une plus malicieuse composée après la défaite, qui montrait toutes nues nos tristes débauches en la société des Alliés vainqueurs. C'était le moment de garder moins de ménagements, et Opitz n'y manque pas. Il s'est placé à la sortie du 113, ce tripot fameux connu des noctambules d'alors, où devant la porte encombrée de cosaques se presse une tourbe de filles jeunes et vieilles, abominablement accoutrées et souriantes. Il n'a voulu faire grâce de rien, ni de ces provocations effrontées, ni non plus des promiscuités misérables entre les vainqueurs et les vaincus, depuis le cosaque encore ingénu et rougissant, jusqu'au vieux libertin venu là pour voir et ramasser les restes.

Avant la catastrophe dernière, il est, je l'ai dit, plus retenu. Il ne veut froisser personne, il vit sur la terre d'Empire, au milieu du peuple impérialiste encore très croyant à la légende. Son premier feuillet d'album est daté du 9 février 1814. C'est la fièvre des gardes nationales, l'organisation de la défense. Ce matin même, le maréchal Moncey a lancé son ordre du jour sur les milices urbaines; la garde a commencé son service cahin-caha, au petit bonheur, et le poste de l'Hôtel de Ville est fourni par elle. Dans un jour ou deux le roi Joseph, lieutenant-général de l'Empereur, passera une revue générale de tous les équipés; équipés Dieu sait comme, de toutes les défroques, de tous les uniformes, de toutes les armes disponibles.

Opitz a assisté au rassemblement de ces troupes improvisées sur la place de l'Opéra-Comique (voir page 42). Peut-être un peu de joie se devine-t-elle en lui devant ces hommes âgés jouant aux soldats, affublés de baudriers et de sabres, bésiclés comme de vieux bibliothécaires, empruntés et maladroits. Il a vu les minables gamins chargés de battre le tambour, les bourgeois et les bourgeois sortis en atours pour la circonstance, qui sont venus se rendre compte, les filles du peuple en marmotte; tout un monde un peu gouaillier d'aspect, le même toujours, capable de rire sous les obus et de railler au milieu des balles. Et dans le

fond la colonnade de l'Opéra-Comique nationale, — Opitz avait dû mal lire — avec ses affiches du spectacle, l'annonce du *Bayard à Mézières* joué le soir même, non sans succès, et qui avait pour auteurs Boieldieu, Chérubini, Nicolo et Cotel.

On avait si peu perdu l'espoir encore, on avait tant confiance dans l'autre, que ces insouciances singulières de toute une population n'étonnaient personne, sauf peut-être Opitz. Il n'avait point inventé à plaisir ces figures amusées, ces groupes indifférents. Le *Moniteur*, reflet lointain de ces histoires, coulait sa prose paisible et pacifique. Des jugements du grand-juge réglaient la situation de quelques veuves de la grande armée restées sans nouvelles de leurs disparus, et qui comptaient bien ne point s'éterniser dans leur viduité. Quelqu'un y publiait de très longues colonnes sur l'établissement de Bedlam en Angleterre. Madame Isabelle de Montolieu vantait sa littérature placide, son *Châlet des Hautes-Alpes*, et les *Aveux d'un misogyne*; et l'Académie promettait décidément de publier un jour prochain les papiers du professeur Magnussen pour la plus grande gloire des lettres danoises.

De l'Empereur et Roi, à peu près rien; il s'agissait bien de cela en vérité! On connaîtra la bataille de La Ferté-sous-Jouarre, le 11 seulement, juste au moment de mettre son masque et de revêtir son costume pour le bal masqué de l'Opéra. Tarascon et Beaucaire auront rassuré les esprits par la promesse solennelle faite à la Régente de n'épargner rien pour leur propre défense. L'animation des rues le soir tiendra plus au passage des travestis sur le boulevard que non pas à la traversée lugubre et silencieuse des troupes fatiguées venues à marches forcées de Rambouillet ou de Chartres. Et ce sera à Tivoli, à Coblenz, au Palais-Royal, le pareil remue-ménage qu'aux jours heureux, comme si, sachant l'Empereur là-bas, même dans les pires conditions, on pouvait s'amuser tranquilles.

Que Opitz ait souhaité mettre quelque ironie dans son croquis, et accuser malicieusement l'état moral des parisiens, il s'est trouvé en concordance parfaite avec les événements. Les mines curieuses et intéressées, légèrement gouailleuses de ses personnages étaient bien celles qu'il avait vues. La moindre course d'une mascarade, au travers de cette revue de bisets eut entraîné petits et grands. Un siège de Paris, cela était-il possible, en bonne franchise? et ces apprêts guerriers, tout sérieux qu'ils fussent, paraissaient à la masse comme une invention très drôle, une amusette de vieux messieurs contents pour une fois de revêtir la livrée de Mars, sans avoir à en redouter beaucoup les conséquences.

Le 11, dans la soirée — les jours tombent encore vite en février, — Opitz est allé au boulevard Saint-Martin, tout près de la grande porte triomphale. L'heure est gaie à la porte des cabarets et des débits d'eau-de-vie (voir page 45). Il y a, pour un chercheur d'idées, de singulières oppositions entre la lumière crue des boutiques et le sombre violet des rues mal éclairées; les passants courant au long des fenêtres ont l'air d'ombres chinoises, tandis que, dans le noir des fonds, la porte de Louis XIV semble une grande tour triste.

Quartier étrange de l'ancien Paris, avec son boulevard en contrebas, et les maisons bâties sur des buttes incohérentes que la légende regarde comme le tombeau des Huguenots massacrés à la Saint-Barthélemy, estuaire singulier de mille ruelles étroites dévallées au boulevard comme autant de ruisseaux dans une grande rivière! A la partie haute de ces remblais, devant une

tabagie, une foule se presse et entoure une chanteuse ambulante débitant ses couplets patriotiques à un sol la pièce. La commère tient un éventaire où s'étalent les brochures écloses d'hier, la *France délivrée* ou la *Lyonnaise*, dédiée aux armées et aux gardes nationales; les *Cosaques*; toutes œuvres interprétées par elle avec la même voix éraillée que vingt ans avant la *Marseillaise* ou le

Ça ira, au son d'un petit violon râclé par son compagnon de misère. Et, cette chandelle que, par un singulier retour des choses, elle entoure de feuillets arrachés à un livre des Métamorphoses d'Ovide, comme d'un globe transparent, pour garantir de l'air son luminaire improvisé! Son auditoire? Le pareil toujours, la grisette curieuse de savoir celle qu'on chante aujourd'hui, capable de rogner sur sa maigre pitance pour s'en procurer les paroles et les colporter le lendemain à l'atelier; le marmiton sempiternel, moins le panier sur la tête toutefois, mais qu'on reverra flâner aux bons endroits pendant un siècle; l'ouvrier, le bambocheur désœuvré, le bourgeois niais, le seul et unique soldat qui rôdait ce soir-là par les rues, échappé à sa caserne dans le brouhaha, et qui attend le signal du départ pour les camps de Champagne.

En contraste de ces éclairages jaunes, et de cette gaieté factice c'est sur le boulevard à peine devinée dans la brume épaisse, une marche d'artillerie, un roulement sourd de canons et de guimbardes, la traversée de tout un régiment silencieux et morne, ventres creux et jambes vacillantes parmi ces amusettes intempestives. Enfants tout jeunes enrôlés d'hier et qui passent devant les cafés remplis et bruyants avec leurs grands yeux las et leurs effrayantes détresses; grognards revenus de tant de choses, et qui commencent à trouver le service long, et le repos bien gagné! Qu'ils aillent en paix, Cahors a tiré le canon en l'honneur du commissaire Lapparent, et Périgueux a levé ses gardes civiques.

Tout à l'heure, après la traversée de cette ville joyeuse, quand ils reverront les grandes routes pavées et noires de la banlieue, ils auront cette vision persistante des fenêtres illuminées, des maisons sentant bon les provendes, et qui sait? peut-être la jalousie leur viendra de ces gagne-petit misérables, vendant leurs chansons, jouant du violon, et qui savent où ils coucheront leur journée finie.

Il y a là-bas, encore bien loin d'eux, un homme qui est le maître de tout ce monde, qui peut d'un mot faire rallumer ou éteindre les chandelles, et qui, juché sur son cheval blanc, suivi d'un état-major de maréchaux et de généraux, enveloppé dans sa redingote grise, marche tout ainsi qu'eux-mêmes dans la boue, dans la nuit, sans chandelles non plus, et sans savoir beaucoup mieux qu'eux où il pourra dormir.

Opitz nous dit bien des choses dans sa petite aquarelle sincère et vécue.

* *

Le peintre allemand s'est rencontré, le lendemain 12 février, sur le boulevard Montmartre à l'heure précise où le courrier de l'Empereur apportait à la Régente les bonnes nouvelles (voir page 43). Précédé d'un postillon, suivi de deux laquais, M. Alfred de Montesquiou, venu par la porte Saint-Antoine, gagne les Tuileries à franc étrier. C'est l'annonce de la bataille de Champaubert, du combat de Montmirail où Blücher a été culbuté. *L'Armée russe est détruite*. Hélas! détruite en partie, car ce jour même elle prenait Laon!



Opitz admet les *bonnes nouvelles*, il les reçoit avec philosophie, et cette impression éprouvée par lui en plein Paris, devant le théâtre nouveau des Variétés, il la note avec la précision méticuleuse des hommes très naïfs incapables d'une menterie. Son tableau principal, le courrier et sa suite, disparaît un peu dans son cadre. Il a voulu montrer jusqu'au moindre pavé des rues, le ruisseau du milieu de la chaussée, les bornes fermant les trot-

toirs aux voitures; sans doute le personnage auquel ses esquisses s'adressent, lui saura plus de gré de la vue du boulevard que non pas des histoires qui s'y passent.

Pour son croquis Opitz s'est placé à l'endroit actuel du musée Grévin, et cette portion du boulevard Montmartre qu'il nous donne allait du théâtre des Variétés jusqu'à la rue Vivienne. Voilà qu'il nous explique bien des choses aujourd'hui ignorées, bien



des bouleversements, quantité de points de départ pour le moment absolument perdus dans le souvenir des hommes.

Le passage des Panoramas n'est point alors une appellation vide de sens. Les voici campés, ces deux panoramas rivaux et parallèles, de chaque côté de l'entrée, élevés comme deux tours de défense et coiffés de leur bonnet pointu de tuiles. Ils ont été construits en 1806, un an avant le théâtre, sur le terrain de l'ancien hôtel Montmorency. Ils montrent dans l'enfance de l'art panoramique, celui-ci une vue de Naples et du Vésuve, celui-là, Boulogne-sur-Mer. On dit d'eux qu'ils ressemblent à deux marmites, et le théâtre à un poêle; on dit en plus qu'ils ne font pas leurs frais.

Entre les Variétés et le passage, le limonadier Dehodencq a établi son café et sa glacerie, rendez-vous en été des promeneurs du Petit Coblentz. David le peintre a sa table chez Dehodencq, il y boit peu, mais il lit. En février, l'établissement a rentré ses chaises de la terrasse; vienne le printemps, une installation complète encombrera la chaussée, interceptera la circulation, et des

barrières fermeront aux passants l'enclos cher aux flâneurs et aux *aimables*.

Le passage, clos d'une grille la nuit, renferme tous les bureaux de changeurs de la capitale, les boursiers véreux, les courtiers marrons, et dans les jours de pluie sert de refuge aux malandrins de toutes catégories. Puis c'est, à droite de l'entrée, une boutique modeste, non point encore à la dernière phase du bon ton, ayant conservé son enseigne peinturlurée du XVIII^e siècle, — son *Gagne-Petit* — connue pourtant d'un bout de la France à l'autre, tenue par une manière de patron du *Chat qui pelotte*, approvisionnée à merveille, quoique borgne. Du *Gagne-Petit* sortent les belles soieries lyonnaises, les chiffons jolis dont les élégantes de l'extrême bon genre cachent très peu de leur corps, les schalls dont elles s'enveloppent pour la promenade. Origine médiocre de ce que nous voyons aujourd'hui avenue de l'Opéra, comme ces descendants des maréchaux de l'Empire alliés aux princes et qui notent au premier degré de leur généalogie de très humbles personnes.

Croiriez-vous même qu'après ce quincailler inconnu dont

Opitz nous a gardé le magasin décoré de guirlandes particulières, derrière cet étalage naïf de gravures populaires, de canards et d'estampes enluminées, au fond de cette boutique ouverte à tous venants, laissant l'entrée libre aux visiteurs, trônait Rittner? Rittner genuit Goupil, Goupil autem Boussod, Boussod autem Valadon, comme dit la Genèse, la genèse glorieuse de nos grandes maisons. Et c'est de cette officine pauvrete, mal éclairée, blan-

chie à la chaux, de ce petit coin inattendu où l'industrie du premier occupant accrochait ses produits à des ficelles, encadrait de bois blanc ses Napoléon et ses Marie-Louise, que sont nés, après quatre-vingts ans de succès croissants, les somptueux magasins du boulevard Montmartre, de la place de l'Opéra, de la rue Chaptal, sans compter les succursales à l'étranger, et en attendant le palais qui se prépare.



Opitz, tout seul, nous a écrit cette chronique; avant lui, personne n'y avait songé, à cause de la suprême inconscience dont on salue les choses journellement rencontrées. Et peut-être ses aquarelles n'auraient-elles point leur saveur s'il ne les avait habillées de leur monde spécial, de ces personnages pour qui et par qui ces magasins vivaient, pour qui on jouait dans ce théâtre. Ici, la foule change un peu; elle est plus aristocratique. Si les élégants et les bourgeois coudoient les marchandes de marée à la hotte, les vendeurs de chansons, ceux-ci ne sont plus, comme à la Porte-Saint-Martin, l'élément dominant du lieu. Le *distingué*, qui par genre fouille dans sa poche pour en tirer quelques sous et acheter la *Lyonnaise*, n'a pas la conviction intéressée des grisettes de là-bas. Il froissera tantôt le papier et l'enfermera dans sa redingote pour n'être point surpris en faute de badauderie. Le couple arrêté aux estampes de Rittner est au dernier goût du jour; l'homme engoncé dans son carrick, la femme coiffée à la Pamela, couverte d'un cachemire de prix, et tout à l'instant des-

centude de carrosse. Ci-devants probablement, que les bonnes nouvelles n'inquiètent guère, et qui tournent systématiquement le dos au courrier de l'Empire.

On ne saurait le remarquer trop, ce qui frappe surtout dans les scènes d'Opitz, c'est la superbe désinvolture des parisiens, leur mépris du danger, leur invincible confiance dans l'Empereur. Nous qui savons à quel intervalle tout ce monde joyeux se trouvait de la capitulation, combien il se payait d'espérances fausses et se leurrerait de mots, nous nous prenons à douter de la sincérité du peintre allemand, et nous soupçonnons sous son pinceau quelque volontaire ironie. Comment, en cette attente cruelle, de bons français couraient aux fêtes, badaudaient dans les rues, et vivaient leur placide existence d'auparavant? Peuple léger, dira-t-on, et qui méritait justement la correction proche.

Tactique peut-être aux yeux des étrangers accourus de toutes parts et qui restaient stupéfaits de cette tranquillité, supercherie comme celle de Marulaz privé de pain, qui donnait un banquet

aux officiers de sa garnison, et en envoyait le menu au prince de Lichtenstein ; orgueil passé jusque chez les petites gens, surtout chez ceux-là, les derniers à avouer la défaite.

Il nous est revenu que la plus grande surprise pour les Cosaques prisonniers amenés à Paris et promenés en pompe sur les boulevards, déguenillés, sordides et mourant de faim, c'avait été de se heurter aux cavalcades animées, aux masques généreux qui, du haut de leurs chars, jetaient à pleines mains les gros sous, chantaient des refrains à boire, et songeaient de l'invasion comme d'un conte de mère l'oie. L'opposition entre eux, les loqueteux d'ailleurs victorieux, et ces vaincus couverts de soie, n'avait pas été sans bouleverser leurs idées ; on leur avait dit aux camps tant de choses, les gens de Paris mourant de frayeur, casematés dans leurs maisons, les femmes tremblant de tous leurs membres. Au lieu de ces terreurs, — et il faut bien le croire puisque Opitz lui-même l'avoue — en place de ces lièvres terrés et minables, les prisonniers, conduits par de vieux messieurs en perruque, arrivaient à peine à fendre la foule pressée des curieux, des femmes amusées de leur mine, de leurs haillons, et butaient dans des caravanes folles de polichinelles, de pierrots, de pantins cocasses, dont les clameurs saluaient leur condition pénible à eux, les cosaques redoutés et envahisseurs. Les voici tirant le pied, clochant, fri-

leux et éclopés tels que Opitz les a entrevus dans les plus beaux quartiers de la capitale, affreusement grimaçant et désorientés. Ils promènent leur triste file à la hauteur des Bains Chinois, aujourd'hui le Café du Helder, mêlés aux chars du mardi-gras, sous un petit soleil de février qui est presque le printemps pour eux (voir page 44). Et ils tendent la main, parce que les Français, toujours riches, toujours heureux, ont l'âme bonne.

La philosophie est donc curieuse qui se dégage des feuillets épars de l'album d'Opitz. Dessinées par un français, on eût soupçonné sous leur optimisme un brin de la tendance chauvine si souvent reprochée aux nôtres. Lui, le tchèque, n'avait aucune raison d'exagérer en beau, et pourtant, ce qui persiste de l'impression ressentie est tout en faveur des parisiens ; on dirait que, se sachant épiés, espionnés, ils veulent faire à mauvaise fortune excellent visage, et paraître calmes. Il y a les ennemis du dehors et aussi ceux du dedans, les tenants de l'ancien régime, qui ne dissimulent guère leur espoir. S'ils sont dans la rue, ils n'osent parler très haut, et ce ne sont point eux qui jettent leur obole aux Cosaques. Dans moins de trois semaines ils auront arboré la cocarde blanche, ils applaudiront à l'entrée des Alliés ; au 22 février, jour du carnaval 1814, ils sont retenus encore, ils voient venir. Opitz ne les a même pas soupçonnés dans la foule, car il oublie de nous les montrer devant les Bains Chinois.

En quinze jours, que d'événements ont couru, si l'on en juge par une grande planche gravée par le même Opitz, — gravée pour être, cette fois, répandue et vendue.

Le 8 avril 1814, une foule énorme a envahi la place Vendôme, maintenue à distance de la colonne par des Cosaques à cheval et des allemands à pied. De ci, de là, au milieu des spectateurs serrés,

une voiture de maître, d'où émergent des faces joyeuses, des cabriolets où se sont perchés des hommes. Et, tout en haut de la colonne, un échafaudage laissant glisser sur des poulies la statue romaine du maître d'hier. Opitz a quelque plaisir à souligner ce revirement misérable de la populace ; ces femmes en marmotte qui applaudissent sont celles-là justement qui vendaient l'autre soir les *Cosaques* et la *Lyonnaise*, et chantaient l'Empereur. Les hommes de l'Ukraine, paradant et vainqueurs, sont, par contre, les camarades des minables prisonniers entraînés à la queue leu leu

devant les Bains Chinois, et à qui les masques faisaient l'aumône.

Il y a bien, dans le nombre des spectateurs, quelques patriotes écœurés de ces palinodies ; Opitz, toujours sincère, nous montre au premier plan un officier, les bras croisés et les sourcils froncés, des hommes du peuple aux lèvres crispées.

« Misérables, vous n'avez pas d'entrailles, vous n'avez que des tripes ! » on connaît ce mot du bourrelier de la rue des Prouvères, et qui dut être prononcé le 8 avril 1814 sur la place Vendôme.

Le *Journal des Débats* publiait, à la date du 6, cette note singulière : « On assure que, demain, entre six et sept heures du soir, la statue de Bonaparte doit être descendue de la colonne. *Sic transit gloria mundi.* » Le *Moniteur* enchérissant disait le 7 mars : « Préfecture de Police. — Avis. — Le monument élevé sur cette place est sous

la sauvegarde de l'empereur Alexandre et de ses alliés. Et l'empereur Alexandre avait mis, pour la garder, ses Cosaques qu'Opitz a vus et placés au premier rang dans sa gravure.

Aussi bien, qui donc Opitz chercherait-il à ménager, lorsque sa protectrice Dorothee de Courlande a pu lire, chez M. de Talleyrand, président du gouvernement provisoire, l'ordre signé par le même Talleyrand, prince de Bénévent ? Opitz est un chroniqueur pareil à ceux du moyen âge, tour à tour Gibelin ou Gueffe.

Au fond, même les drôlesses du 113 dont nous parlions tout à l'heure et qu'il s'est complu à décrire dans leurs atours insolents et vicieux, même ces autres filles de moindre étage encore qu'il a gravées dans une autre grande planche représentant le bivouac russe aux Champs-Élysées, toutes ces courtisanes méprisables, ces agaceries par les vaincus aux vainqueurs, n'ont-elles point été suscitées, autorisées, patronnées, si l'on peut dire, par les bassesses venues d'en haut ? Aux Champs-Élysées ce ne sont pas seulement les filles Elisa qui passent et cherchent aventure, d'autres curiosités moins excusables fouillent dans ces tentes sordides et puantes, s'amuse de ces gaillards éhontés et insolents, espèrent des spectacles inédits. De très aristocratiques personnes, vêtues comme pour le bal, chaussées de cothurnes de satin, suivies de jeunes beaux très niais, battent l'estrade et foulent les fumiers. Opitz ne nous épargne plus les affronts, il met toute sa conscience à nous prosterner devant l'histoire ; et lorsque, plus tard, devenu professeur de dessin, rentré dans sa petite maison de Prague, il reprendra le pinceau, il voudra se consacrer aux scènes bucoliques, aux idylles allemandes, il sera déjà moins vrai, parce que, parlant de lui et des siens, il se trouvera exagérer la beauté de choses en soi beaucoup moins candides qu'on le pourrait croire...

HENRI BOUCHOT.

(Illustrations de Georges-Emmanuel Opitz.)



Le Mariage de Minuit

Par TANCRÈDE MARTEL

Suite (*)

III (suite)

DÉCIDÉMENT, c'est un mâle ! dit Matarens à don Gabriel.
— Et un beau mâle ! » ajouta le marquis.
Cependant l'officier montrait dans son regard une telle expression de soupçon et d'inquiétude, que M. de Villamarino, le croyant déjà maître de toute sa raison, éprouva le besoin de le rassurer.
« Monsieur, dit-il, prenez patience et soyez calme... Vous



êtes mon hôte, l'hôte du marquis de Villamarino-Santarem... Les soins ne vous manqueront pas. D'ailleurs, mon chirurgien répond de vous... »

L'excellent homme n'osait poursuivre, l'étrangeté du cas lui faisant perdre quelque peu de son sang-froid. Sans compter que ce grand œil noir, devenu tout à fait vif et perçant, l'intimidait énormément.

« Oui, balbutia don Gabriel plus caressant que jamais, oui, monsieur... je puis vous assurer que la science, les chirurgiens répondent de vous... »

Brusquement, un demi-sourire passa sur la physionomie du jeune officier.

« Eh ! mon cher monsieur, fit-il avec humeur, que m'importent tous vos chirurgiens... Je n'ai que faire de leur lancette ! Ce qui m'importe, ce qui presse, c'est les dépêches du maréchal ! Qu'en avez-vous fait ? »

Le marquis baissa les yeux, tout décontenancé par ce sentiment du devoir militaire, si profond et si tenace dans l'âme de cet inconnu qu'il reparaisait à travers la douleur physique la plus aiguë.

« De grâce, monsieur, veuillez demeurer plus calme... »

(*) Voir le *Figaro Illustré*, fascicule de février 1892, p. 21.

— La fièvre revient, hasarda timidement Matarens.
— Vous parlez de calme ! Vous parlez de calme ! reprit le jeune homme avec une singulière amertume. Cela vous est facile à dire. »

Il s'agitait dans ses draps. Son exaltation croissait. Tout à coup, braquant son œil sur Matarens :

« Du calme ! dans une guerre comme celle-ci, allons donc ! D'où sortez-vous, d'ailleurs, capitaine ? De l'infanterie, de la ligne peut-être... Vous empilez des gibernes dans quelque coin... Du calme ! Sans compter que le prince Berthier a un de ces caractères... un écouvillon ! Et le ministre Clarke, M. le comte d'Hunnebourg, avec ses sempiternelles remontrances ! Tenez, mon camarade, brisons-là : signez le reçu de mes dépêches pour le maréchal et f...ichez-moi la paix ! »

Il ferma les yeux brusquement, d'un air décidé, se pelotonna sous sa couverture d'une façon toute militaire, puis tomba littéralement, s'assoupit dans un profond sommeil. Son visage, au même moment, prit une extraordinaire expression de quiétude et de bien-être. Toute l'insouciance de la plus bouillante jeunesse, la jeunesse des camps de ce temps-là, reparut sur sa physionomie, d'où le hâle, en quelques secondes, réussit à chasser la pâleur.

« Au train dont il y va, déclara Matarens, il sera debout avant huit jours ! Votre homme appartient à un régiment de la garde, n'est-ce pas, monsieur le marquis ? Tous ces sabreurs de la garde sont des hommes de fer ! »

— Cascaron et moi allons le veiller. J'ai vos prescriptions, maître Matarens. Bonne nuit, et à demain de bonne heure.

— De bonne heure, monsieur le marquis.

— José, reprit don Gabriel, va vous accompagner avec mon andalou... *Vayan con Dios*, maître Matarens. »

Comme il venait de reconduire le petit homme, le marquis aperçut en rentrant, posés sur la cheminée, la montre du chef d'escadron et les quelques autres objets, or et papiers, trouvés sur lui.

La montre était une magnifique montre du fameux Bréguet, d'un travail aussi élégant que curieux. M. de Villamarino fit jouer le ressort du boîtier, désireux d'examiner le mécanisme, et se trouva, avec un certain saisissement, en présence de l'inscription suivante : « *L'Empereur Napoléon au capitaine Félix Calandre. — 14 octobre 1806.* »

IV

Le lendemain soir, à l'heure habituelle du dîner, le marquis de Villamarino se mit à table de fort bonne humeur. Tout en se servant amplement d'une carpe de ses étangs, à la cuisson de laquelle Grimod n'aurait rien su reprendre, il entretenait avec dona Blanca une conversation des plus animées. L'œil du vieux noble brillait d'on ne savait quelle joie intime. Cet homme que les événements émouvaient si peu ressemblait ce jour-là à un triomphateur. Sa fille, malgré les allures moroses par elle adoptées depuis que la destinée avait si tragiquement rompu son mariage, lui fit espièglement remarquer le désordre de sa coiffure poudrée.

« Mais, fit gaiement don Gabriel, je crois, Dieu me pardonne ! que ma joie vous gagne... C'est ma foi vrai : ma queue n'est pas faite. J'aurai à semoncer José... J'ai mal dormi, la nuit passée, Blanca ; la faute en est au bouleversement de notre maison depuis cet assassinat dans le parc... A ce propos, je dois vous dire, si cela vous intéresse, comme je le pense véritablement, que l'officier français va beaucoup mieux. La fièvre ne fait plus que de rares apparitions, et Matarens a surpris, ce matin, à ce qu'il m'assure, les prodromes d'une cicatrisation rapide.

— Pauvre jeune homme ! fit négligemment Blanca.

— Quel affreux métier que celui de ces soldats ! Je ne vous cacherais point, ma chère, que j'ai beaucoup réfléchi sur notre séjour prolongé dans les montagnes. J'éprouve vraiment le besoin de revoir Madrid et notre vieil hôtel de Fuencarral. »

Blanca regarda son père d'un air soucieux et chagrin.

« Mon cher père, mon devoir est de vous suivre partout ; mais je vous demande comme une grâce de différer le plus longtemps possible notre retour à Madrid. La gazette de ce matin, que j'ai parcourue puisque vous en négligez la lecture, annonce, d'ailleurs, que le pays est à feu et à sang. Qui sait même si notre calèche pourrait arriver jusqu'à Valladolid ? Le maréchal Bessières tient la campagne dans nos environs, et même, assure-t-on, ce fameux Napoléon, — pour lequel vous avez, si je ne me trompe, un secret penchant, une manière de coquetterie, — se dispose à nous envahir. Le séjour de Madrid me serait odieux... Père, n'est-ce pas que vous m'accorderez de rester longtemps encore avec mes fleurs ? »

Le marquis fit sauter l'aile d'une perdrix de Biscaye, la posa galamment dans l'assiette de sa voisine. Il remplit ensuite un verre de bordeaux et l'offrant à dona Blanca :

« Cela va de soi, mon enfant. En parlant de regagner la capi-

tale, j'entends bien que le calme devra être rendu au préalable à notre infortuné pays. Et puis aussi, à quel monarque irais-je porter mes respects, moi, le père d'une héritière?... — Oh! pardon, ma fille bien-aimée, j'oublie toujours que vous ne désirez pas vous marier », ajouta le malicieux et aimable gentilhomme.

Dona Blanca, beaucoup plus sensible, en réalité, à la petite espièglerie du marquis qu'aux étranges complications de la politique espagnole, répondit avec une pointe d'humeur :

« C'est à croire que l'Espagne est revenue au temps des petits royaumes... Si je compte bien, nous avons trois rois ! »

— Lequel est le meilleur des trois ? Dieu seul le sait, fit le marquis avec deux doigts de scepticisme. D'ailleurs, rassurez-vous, Blanca, vous pourrez tout à votre aise jouir de vos œillets, de votre clavecin, et rendre vos devoirs à la mémoire de ce pauvre Juan... Nous avons à exercer la plus complète hospitalité à l'égard de notre militaire d'hier...

— Notre cher blessé, mon père.

— Bien dit, dona Blanca. Ce mot vaut un baiser. »

Et quittant le vaste fauteuil de cuir de Cordoue armorié, où siégeait son opulente personne, le marquis alla tout droit embrasser Blanca.

La table desservie, les deux Villamarino se réfugièrent dans leur petit salon particulier, ce que Blanca nommait « la chambre de musique ». La jolie castillane fit mine de s'approcher de son instrument favori. Le marquis lui jeta un regard suppliant.

« Notre hôte dort peut-être. Mieux vaudrait vous abstenir. Voyez, j'ai moi-même fait transporter mon crémone là-haut, afin de n'être pas tenté par ce diable de Cimarosa. »

Dona Blanca se dit que le Français ramassé dans le parc commençait à tenir une bien vaste place dans la maison. Elle s'éloigna, non sans regret, de son clavecin à côté duquel elle avait déjà installé l'*Orphée* de Gluck et ce fameux *Matrimonio segreto*, la plus récente passion musicale du marquis.

« Il paraît, dit-elle en soupirant, que les Parisiens raffolent de la *Vestale*, du maestro Spontini. Si les routes étaient sûres, j'écrirais volontiers qu'on nous l'envoyât, mais cela rentre trop dans la catégorie des rêves. »

Depuis quelques instants, don Gabriel ne la quittait pas des yeux. Le vieillard semblait abîmé dans une songerie délicieuse. Cependant, de temps à autre, son regard montrait la trace d'une certaine préoccupation.

« A quoi pensez-vous, mon père ? »

— Je pense, dona Blanca, que vous êtes belle et que vous aurez dix-neuf ans dans un mois.

— Le bonheur m'importe peu maintenant. Sur ce point, je le sens bien, ma volonté est d'accord avec mon cœur. Jamais je ne vous quitterai mon père ! »

Neuf heures sonnaient à ce moment. Le léger bruit de cette sonnerie vint tirer le marquis du nouveau rêve dans lequel il semblait descendre depuis la dernière réplique de Blanca.

« A propos, ma toute belle, fit don Gabriel en abandonnant sa chaise d'un air tout guilleret, il y a du nouveau ! Je sais le nom de notre officier, de celui que vous avez daigné appeler notre cher blessé, — sans doute pour flatter mes manies de frère hospitalier, car je vous soupçonne quelque peu, dona Blanca, d'être prévenue contre tous ceux qui servent Napoléon.

— Oubliez-vous mon bien-aimé Juan !

— Dieu me garde de rayer de ma mémoire le souvenir de ce noble enfant, de ce vaillant chevalier ! Vous l'avez trop aimé, ma fille, pour que, moi aussi, dans la mesure qui convient à mon caractère et à mon âge, je ne garde pas toujours son cher souvenir. Mais après tout savons-nous comment les choses se sont exactement passées ? Et qui vous dit que Juan n'a pas été la victime d'un de nos compatriotes ? Votre beauté, votre grâce, votre fortune ont fait naître tant de rivalités pendant vos apparitions à Madrid ! Mais laissons cela. J'aurais trop de mal à vous convaincre... Pour le moment, je m'en tiendrai à ma découverte de ce matin : le nom de notre Français.

— Quelque pilier de caserne, sans doute, risqua dédaigneusement Blanca, quelque joli monsieur qui se repose de ses coups de sabre en fumant la pipe. Peut-être même n'est-il pas gentilhomme ?

— C'est un roturier, en effet, répondit lentement le marquis. Mais un roturier taillé dans un beau tronc de chêne, ou de laurier, — deux bois dont on fait les nobles.

— Et comment se nomme-t-il ce sans-culotte soutaché, car le bonnet à poil dont les coiffe leur Bonaparte, c'est toujours le bonnet rouge de M. de Robespierre ?

— Là... calmez-vous, Blanca... Je suis bien persuadé que M. le chef d'escadron Calandre ne mérite en rien ces reproches. Je le crois homme d'honneur et franc militaire.

— Calandre ! Est-ce un nom cela, mon Dieu ! Peut-on s'appeler Calandre !

— Félix Calandre... pourquoi pas ? Le prénom n'est même pas mal. On le trouve à foison chez les grands poètes de notre théâtre national, à commencer par ce bon Calderon, auquel vous me préférez Lope de Vega. »

Le petit pied de dona Blanca se hasarda à sortir de la longue robe sous laquelle il se tenait caché, et commença à s'agiter en signe d'impatience. Le marquis, plaçant son tricorne sous son bras, s'empara de sa haute canne à pomme d'or, comme un homme qui va sortir. Alors, d'un air entendu, il retira des

basques de son habit une manière de calepin à couverture verte.

« Voici, dit-il posément, le livret militaire de M. Calandre. Il témoigne hautement en faveur de ce jeune officier. Je vous le confie, si vous voulez en prendre connaissance, jusqu'au jour où, notre jeune homme étant guéri, il faudra le restituer. »

Sans répondre, mademoiselle de Villamarino s'empara du petit calepin. Quelle fille d'Eve, de grande race ou venant du peuple, pourrait résister au démon de la curiosité quand il s'agit d'un homme et surtout d'un jeune homme ? Dona Blanca ouvrit rapidement le mince amas de feuillets, et lut, sur-le-champ, la première page :

« Calandre (Félix-Aurèle), né à Alby, département du Tarn, ci-devant province du Languedoc, le 16 mars 1782... Il n'a donc pas encore vingt-sept ans, ce soudard. Cela promet... Fils de Jacques Calandre, potier de terre, et de... Quelle horreur ! mon père, le fils d'un potier, d'un faiseur d'alcarrazas ! Un potier ! »

Le vieillard reprit à Blanca ce fameux livret militaire, qui venait de jeter entre eux la pomme de discorde. Il en tourna rapidement quelques pages. Et, de sa belle voix claire et solennelle, sa meilleure voix de gentilhomme de la chambre du roi Charles IV, il lut majestueusement ceci :

« Etats de services, grades et emplois : Engagé volontaire au 7^e régiment de hussards, le 6 fructidor an VII (23 août 1799) ; sous-officier, admis à l'école de cavalerie, le 20 brumaire an VII (11 novembre 1799) ; sous-lieutenant au 12^e dragons, le 10 juin 1800 ; aide de camp du général Lannes ; lieutenant au 2^e cuirassiers, le 15 août 1803 ; chevalier de la Légion d'honneur, le 25 prairial an XII (14 juin 1804) ; capitaine aux dragons de la garde impériale, le 14 octobre 1806 ; officier d'ordonnance de M. le maréchal duc d'Istrie ; chef d'escadron aux chasseurs de la garde, le 15 novembre 1807 ; officier de la Légion d'Honneur, le 15 août 1808... » Il y a encore bien d'autres choses à lire, dona Blanca, mais nous les garderons pour plus tard. C'est moi qui me charge du livret de M. Calandre. Et maintenant, ma chère enfant, voulez-vous me faire le très grand honneur de m'accompagner dans ma visite à ce fils de potier que la Providence nous envoie ?

— Volontiers, mon père. Mais a-t-il seulement quelque conversation, quelque usage du monde, votre... nouvel ami ? Pourrait-il vous remercier dignement de tout le mal que vous vous donnez pour lui ?

— Dona Blanca, vous me désolerez... Quelle récompense ma conscience attend-elle en ce monde ? Peu m'importe que M. Calandre me soit ou ne me soit pas reconnaissant ! Ma fille, vous avez quelque humeur, ce soir... désireriez-vous rentrer chez vous ? »

Mademoiselle de Villamarino, les joues tout empourprées, laissa échapper un : « Non », faible comme un soupir.



« Eh bien ! s'écria joyeusement le marquis, allons rendre visite à notre malade. Vous lui devez bien cela, ma chère, vous qui ne l'avez plus vu depuis hier. »

Cascaron se trouvait seul à veiller dans la chambre où dormait le commandant Félix Calandre. Le la circonstance en un excellent garde-malade, scrutait de l'œil les moindres mouvements du blessé. Il déclara à son maître qu'il y



avait eu un brin de fièvre, quelques paroles incompréhensibles. Il était parvenu toutefois à faire prendre au jeune Français un peu de nourriture. Don Gabriel et sa fille s'assirent devant le lit. La blessure du front, étant, à vrai dire, une simple ecchymose, présentait un si bon aspect que le chirurgien n'avait pas hésité à faire enlever le bandage. Mademoiselle de Villamarino put donc contempler tout à son aise la physionomie de l'officier. Elle dut convenir tout de suite que son visage présentait un ensemble de traits fort délicats. Une des mains, la droite, sortait de la couverture. Force fut à l'altière castillane de se rendre à l'évidence : cette main, quoique habituée à manier le sabre, était assez blanche pour laisser croire qu'elle avait perdu son anneau pastoral.

« Le bâtard de quelque général ! » se dit la jeune fille. Mais elle garda pour elle cette hypothèse quelque peu risquée.

Don Gabriel fit signe à Cascaron de se retirer, ce que le vieux serviteur exécuta dans un profond silence. On entendait toujours le bruit régulier et doux de la respiration de l'homme. Il paraissait profondément endormi. Cependant, à plusieurs reprises, ses lèvres essayèrent des bégaiements, témoignant que le désir de parler luttait avec le sommeil. Enfin l'officier ouvrit les yeux. Son corps s'agita d'un violent soubresaut, il passa à la hâte sa main droite sur son front où perlait un peu de sueur. Alors, d'une voix très douce : « Où suis-je ? qui êtes-vous ? »

— Monsieur, répondit don Gabriel, je vous exhorte à demeurer calme. Vous êtes au château de Briviesca, chez le marquis de Villamarino... Vos blessures sont en bonne voie de guérison. On me répond de vous.

— Blessé ! je suis donc blessé ? » gémit Félix avec le plus candide étonnement.

Le marquis lui raconta brièvement à la suite de quels événements on avait dû le transporter dans ce lit. Le malheureux convenait de tout. La raison, la mémoire lui revinrent à la fois. Sa main serrait avec vigueur la main maigre et fine de son hôte.

« L'Empereur vous remerciera mieux que je ne saurais le faire, monsieur le marquis... Oh ! vous êtes bons, vous êtes généreux, vous autres Espagnols ! Et vous, mademoiselle, combien je vous suis reconnaissant d'être à mon chevet ! »

Et mademoiselle de Villamarino reçut, sans broncher, tout une avalanche de compliments, et cela, dans le plus correct langage castillan qu'on pût entendre. Elle eut quelque peine à revenir d'une surprise également partagée par le marquis.

« Vous parlez l'espagnol ! s'écria dona Blanca.

— Un peu, mademoiselle, depuis la campagne de Portugal, que j'ai faite sous Junot. J'ai appris ce que je sais de votre langue, sur ma selle, entre Bayonne et Alcantara... Ah ! reprit-il avec vivacité, tout me revient maintenant... Je suis tombé dans une embuscade de guerrilleros ! Les lâches ! Ils étaient au moins dix contre moi, mais je pense que mes deux coups de pistolet ont dû leur laisser des marques.

— L'alcade de Briviesca a fait enlever, ce matin même, les cadavres de deux de vos agresseurs, retrouvés sur la lisière de mon parc, dit le marquis.

— Les drôles, continua Félix, en voulaient à mes dépêches peut-être plus qu'à ma personne, et je me rappelle m'être évanoui au moment même où ils me les arrachaient... Et le maréchal Bessières, qui m'attendait ce matin près de Burgos, où ses divisions doivent se concentrer ! Le commandant de place de Miranda avait raison de m'assurer que la route était dangereuse... Et puis, mon gendarme d'escorte qu'ils m'ont massacré un peu après Pancorbo ! Tous les torts sont de mon côté.

— Du courage et du calme, monsieur, fit le marquis encore ému de ce réveil. Des braves tels que vous n'ont jamais tort. »

Le commandant de chasseurs eut un geste de dénégation.

« Pardonnez-moi de vous interroger ainsi, monsieur le marquis ; mais mon aventure me paraît inexplicable. Blessé ! Blessé, moi qui ai vu si souvent la mort ! Blessé, moi si souvent épargné par les boulets ! Croyez-vous que le chirurgien me permette de rejoindre l'armée avant trois jours ? »

— Cela est tout à fait impossible... Votre bras gauche est à guérir, sans parler de votre blessure à l'épaule. — Mais, monsieur, reprit don Gabriel d'un ton plein d'admiration, vous ne souffrez donc pas ?

— Presque pas, répondit Félix.

— Eh bien ! puisque je vous dois toute la vérité, sachez que votre convalescence sera longue. Mais je puis vous assurer que ni les soins de mes gens, ni les miens, ni ceux de mademoiselle de Villamarino, ne vous manqueront. Vous êtes ici chez vous.

— Oh ! merci, merci, mille fois merci ! »

A cet instant, Félix aperçut ses vêtements sur un meuble où reposait aussi son sabre de cavalerie. Le marquis, qui suivit la direction de son regard, l'informa alors que les objets trouvés sur lui, au moment de sa découverte dans le bois, étaient en lieu sûr.

« Ma montre n'a pas souffert ? »

— Nullement.

— Ah ! c'est que j'y tiens à cette chère patraque ! Elle me vient de l'Empereur, qui me l'a remise lui-même, quelques jours après la bataille d'Iéna, dont elle porte la date... Et mon pauvre cheval, mon brave Sultan ! Que j'aurai de mal à l'oublier !

— Commandant Calandre, voici notre chirurgien. Je reconnais son pas.

— Vous savez mon nom ! » s'écria Félix.

Don Gabriel confessa qu'il devait cette indication à la montre de l'Empereur.

« Bon courage, commandant, si toutefois une pareille recommandation n'est pas de trop pour un officier français. Vienne votre guérison et nous vous distrairons de notre mieux. Dona Blanca est bonne musicienne, cantatrice de talent. Je vous montrerai mes fresques et ma galerie. Je possède même un Velasquez, un seul, hélas ! Si vous êtes chasseur, j'ai les plus beaux chiens du pays ; je vous ferai tirer quelques lièvres dans mes caroubiers. Mais vous ne sortirez d'ici que complètement rétabli... Entrez, entrez donc, maître Matarens ! »

V

A quatre ou cinq jours de là, Félix Calandre marchait bon train vers son complet rétablissement. La cicatrisation de ses plaies ne demandait guère plus d'une quinzaine. Aussi commençait-il à abandonner sa chambre pendant plusieurs heures de la journée. Don Gabriel se montra particulièrement ravi des bons soins, de l'habileté de maître Matarens, qu'il rétribua en grand seigneur. On convint que le chef d'escadron ferait, le dimanche suivant, sa première apparition à la table des châtelains.

« Vous n'avez pas d'objection à faire, n'est-ce pas, Blanca ? avait demandé le marquis.

— Aucune, répondit mademoiselle de Villamarino. Ce monsieur me paraît assez bien élevé, aimable causeur même. D'ailleurs, comme il n'est appelé à jouer aucun rôle important dans ma vie, — vous le savez mieux que personne, — je ne vois pas pourquoi nous ne l'aurions pas à dîner. »

Cette réponse ne satisfît qu'à moitié le bon gentilhomme. Toutefois il s'estimait fort heureux que les choses tournassent ainsi. C'était un sensible progrès. Il faut croire que les réflexions intérieures du marquis n'échappèrent pas à l'œil vigilant de dona Blanca. Mais elle se méprit sur leur véritable sens, car elle ajouta :

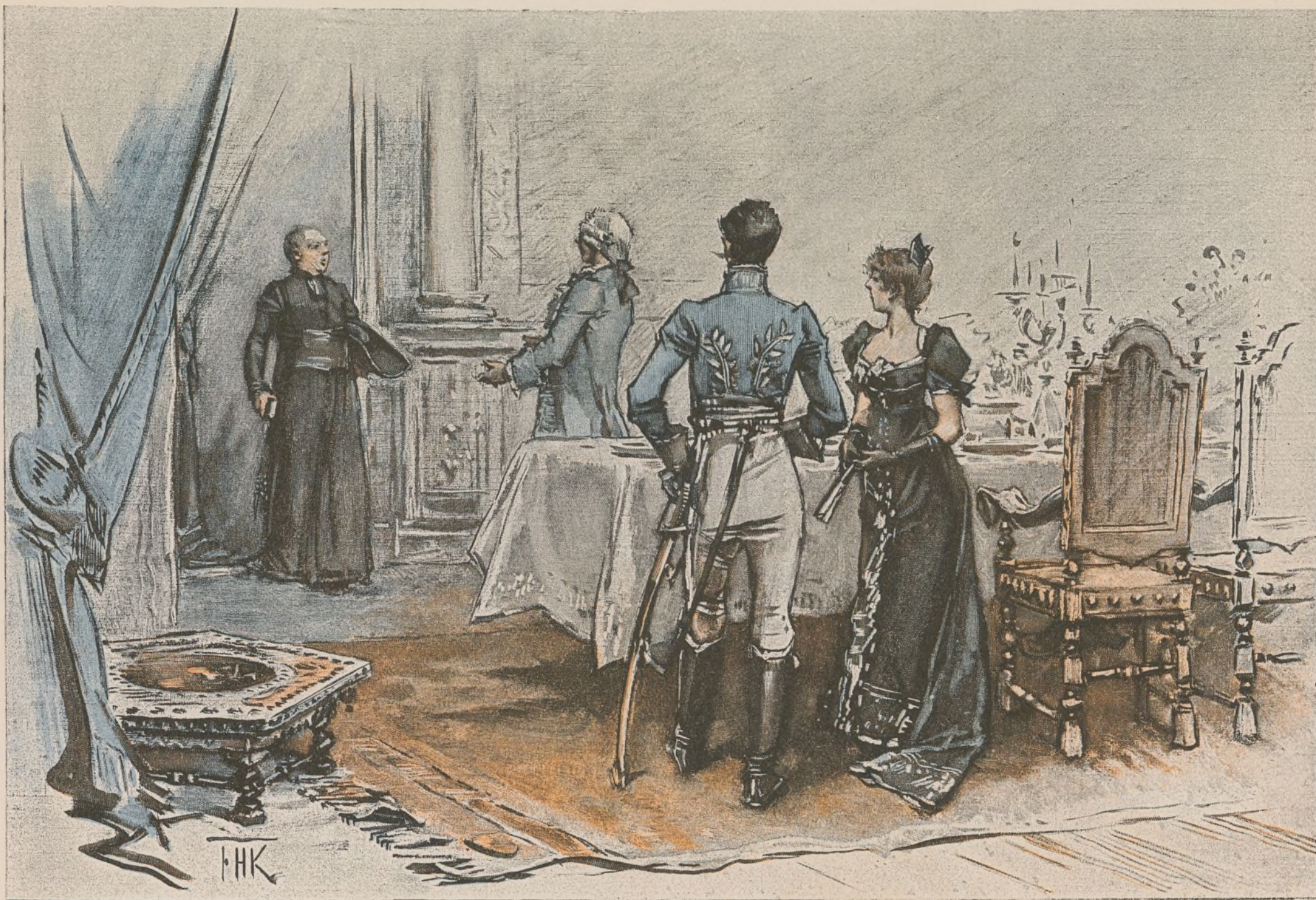
« Soyez sans inquiétude, mon cher père, je ne demanderai pas à M. Calandre de dissertation sur la poterie française, mais je ne m'engage à rien pour la poterie... étrusque. Ne nous disait-il pas, l'autre soir, qu'il a fait la campagne d'Italie ? »

— Eh ! sans doute, ma chère. Vous ne vous souvenez donc pas qu'il a comparé le Murillo de ma chambre à coucher à je ne sais plus quel tableau du Vatican ?

— C'est ma foi vrai, sans compter les jolies choses qu'il a

dites sur nos fresques de Tiepolo. Je me suis mis dans la tête, à la première occasion, de lui faire avouer qu'il est un peu peintre. »

Le dimanche arriva enfin, à la grande joie de don Gabriel. Félix, dont Mariquita, à part la manche gauche, avait réparé tant bien que mal l'uniforme, portait, avec l'aisance d'une longue habitude, son brillant dolman vert à petits brandebourgs d'or. Un moment, le jeune officier trembla de se voir condamné à coiffer le gros kolbach de peau d'ours, ce qui l'eût peut-être ridi-



culisé aux yeux de mademoiselle de Villamarino, dont il redoutait l'esprit de critique et le dédain. Mais il eut la bonne fortune de retrouver, dans une poche de sa pelisse, le bonnet de police qu'il mettait au bivouac. Avec son bras gauche en écharpe, sa culotte collante emprisonnée dans les fines bottes d'ordonnance, sa taille de cinq pieds sept pouces, il avait vraiment une excellente tournure. Dès qu'il parut dans la salle à manger, don Gabriel le félicita chaudement.

« A la bonne heure, mon cher Calandre, voilà ce qui s'appelle reprendre goût à la vie... C'est égal, les balles de ces bandits vous ont gâté un uniforme neuf, à ce que je vois. »

Le commandant de chasseurs se mit à rire, puis, se tournant vers dona Blanca, qu'il gratifia d'un profond salut :

« Mademoiselle, je vous demande pardon pour mes guenilles. »

— Pardon ! pardon ! c'est bientôt dit, riposta le marquis. Vos brandebourgs de la garde ont fort grand air. Décidément, votre Empereur se connaît en beaux uniformes.

— Lui ! s'écria Félix. Il sait tout, il voit tout, il peut tout... Pourvu qu'il ne me fasse pas fusiller ! ajouta-t-il en éclatant de rire.

— Soyez raisonnable, monsieur, dit dona Blanca... Est-ce votre faute si les guerrilleros vous ont enlevé vos dépêches ? N'avez-vous pas payé cela de trois coups de feu ? »

Le marquis prit son convive à part.

« Vous allez faire un dîner à la française, mon cher Calandre. Ne comptez sur aucun de nos mets nationaux. »

— Eh ! quoi, la légendaire olla... ? »

— Retournée aux vieilles lunes. Mon cuisinier est un élève de votre illustre Beauvilliers. »

La porte s'entrouvrit, et un valet annonça gravement :

« Le seigneur curé de Briviesca. »

Presque en même temps, le prêtre parut. C'était un rubicond sexagénaire aux joues roses et grasses. Son nez fleuri dénotait une nature en bonnes relations avec le Xérès et le Valdepenas. Le digne homme tenait son bréviaire à la main avec autant d'abandon que s'il se fût agi d'un faisan ou d'une poule d'eau, cadeau de quelque ouaille. Il salua le marquis et sa fille, puis, se débarrassant de son énorme chapeau en barque à la Basile, il épongea rapidement son front.

« La soirée sera belle, dit-il. »

— Commandant, je vous présente notre pasteur de Briviesca et mon vieil ami, don Pascal. Mon confesseur et celui de made-

moiselle de Villamarino est aussi, pourquoi le cacherais-je ? une fourchette des mieux aiguisées. L'abbé, ma fille a pensé à vous. Nous avons des truites de l'Ebre.

— Mille grâces, dona Blanca, fit l'ecclésiastique... Ah ! Ah ! ajouta le *padre* en se tournant vers le chef d'escadron, voici donc notre officier... Ma foi, monsieur, je vous trouve fort belle mine. »

Après le dîner, les quatre convives passèrent dans la chambre de musique, où le café fut bientôt servi.

« Excellent votre moka, monsieur le marquis, disait le prêtre... Quant à celui que me sert ma gouvernante, je n'oserais l'offrir au plus pouilleux de nos mendiants de grand chemin. C'est un breuvage sans nom, sans odeur ! Aussi que Satan emporte le Blocus continental, qui nous prive du sucre, du café et des épices des mylords de Londres. »

— Don Pascal, dit le marquis en lui montrant Calandre occupé à causer avec Dona Blanca, la cavalerie française va fondre sur vous si vous persistez à parler politique. Permettez-moi, pour vous apaiser, de vous faire hommage de quelques-unes de mes fêtes de Moka... Cascarón, dès demain, vous les portera à la cure. »

L'ecclésiastique donna à son corps majestueux la figure d'un arc-de-cercle. Il eut un sourire plein de béatitude et de langueur, comme si l'arôme du café lui passait déjà sous le nez.

« Monsieur le marquis, vous êtes mille fois bon *por el pobre Pascual*. »

Cependant, don Gabriel s'était emparé de son violon ; dona Blanca se disposait à préluder au clavecin, lorsque le curé se plaignit de la chaleur et demanda la permission d'ouvrir la fenêtre, ce qui lui fut tout de suite accordé.

« Quel admirable pays ! » s'écria Félix en s'avançant.

L'officier parcourut de ses yeux perçants la campagne environnante. Le balcon de fer forgé, sur lequel il venait de s'accouder, était situé au-dessus même de l'écusson seigneurial des Villamarino, lequel surplombait la grande porte du château. Des oiseaux de mille espèces faisaient un délicieux orchestre, où les rossignols tenaient bien leur partie, et, de plusieurs côtés, la lune ricochait en rayons argentins sur d'innombrables massifs de citronniers et d'orangers. Les thuyas, les lauriers alexandrins, voisinant avec les pins verts, les caroubiers, les genévriers, dominaient une admirable verdure, que les jasmins et les roses parfumaient de leurs douces senteurs. Des alignements de myrtes

bordaient en partie la route. Au loin, dépassant de toute sa hauteur l'amas grouillant, le fouillis tout moresque des maisons rouges et jaunes de la petite ville, le *campanario* de Briviesca dressait sa silhouette noire dans un ciel exquisement bleu. Dona Blanca rejoignit discrètement le jeune officier.

Derrière eux, le marquis et le prêtre, comprenant que l'heure n'était plus à la musique, contemplaient en silence les deux jeunes gens.

« A quoi songez-vous donc, monsieur ? demanda mademoiselle de Villamarino, quelque peu intriguée par l'allure rêveuse du militaire. »

— Je songe, mademoiselle, que vous devez être bien heureuse d'habiter un aussi délicieux pays. »

Elle ne répondit pas, et continua de l'observer... Le soumettait-elle à quelque épreuve ? Sa taille lui sembla plus élégante et mieux prise qu'elle ne l'avait crû tout d'abord. Les deux pointes de sa moustache noire dessinaient sur ses joues une ombre fine et légère ; et son geste, large et mesuré, semblait, pendant qu'il parlait, bénir les jardins.

« Cette province, finit par dire dona Blanca, n'a rien d'extraordinaire. Elle passe même pour stérile. Mais connaissez-vous Grenade, monsieur ? »

Le marquis venait d'abandonner son crémone pour jouir des charmes de cette belle soirée. Il ne put s'empêcher d'être inquiet. Pour lui, Grenade équivalait à dire : l'Andalousie, — ce qui pouvait attrister le Français en lui rappelant le récent désastre de Dupont à Baylen. Mais le jeune commandant ne parut point s'émouvoir de la demande, car il répondit fort tranquillement :

« Non, mademoiselle, je n'ai point vu Grenade, mais j'en meurs d'envie depuis que j'ai lu, dans la bibliothèque de votre père, les louanges de cette ville, la perle des villes, à ce qu'assure Gongora :

*En tu seno ya me tienes
Con un deseo notable,
De que alimenten mis ojos
Tus muchas curiosidades...*

— N'est-ce pas délicieux de préciosité ? fit dona Blanca à demi souriante.

— Sur mon honneur, murmura don Pascal survenant, je crois que le seigneur commandant sera déçu s'il s'abandonne aux écarts lyriques de ce farceur de Gongora. Les poètes sont de grands menteurs, des bavards d'un aplomb rare, même les meilleurs. Voyez plutôt notre illustre Miguel de Cervantes : *Pastores en las riberas de Tajo, con quien naturaleza se monstro tan liberal...* Eh bien ! je suis prêt à le jurer sur la sainte hostie, voire sur la mitre d'or du métropolitain de Saragosse, je ne connais pas de fleuve plus insipide, plus sauvage, plus limoneux et plus bourbeux que le Tage, au moins pendant son cours en Espagne, où ses rives ne cessent de présenter l'aspect le plus désolé.

— Bien dit, l'abbé, cria don Gabriel. Mais le Gongora n'en est pas moins le plus aimable de nos trousseurs de vers.

— Quoi qu'il en soit, continua Félix, cette suave soirée, ce ciel d'azur, me rappellent la plus douloureuse émotion de ma carrière de soldat.

— La plus douloureuse, vraiment, mon cher commandant ? Mais il me semble pourtant que les guerrilleros de l'autre nuit...

— Bah ! trois misérables balles ! qu'est cela auprès des souffrances morales qui peuvent assaillir un militaire ! Non ! je n'ai jamais éprouvé douleur plus aiguë que le soir même de notre entrée en Portugal, — un soir semblable à celui-ci, — le 18 octobre 1807, l'an dernier, quand nous eûmes franchi l'Herjas.

— Vous y étiez ! s'exclama dona Blanca. Oh ! de grâce, monsieur, parlez-moi, parlez-nous de cette journée... Comment est-il mort ?

— Elle a perdu son fiancé ce jour-là, dit le marquis impassible.

— Pauvre cher comte de Nollez ! » bredouilla le curé en tirant un rosaire de sa soutane.

Le commandant eut un douloureux geste d'étonnement, bientôt maîtrisé. Son grand œil noir se fixa pendant

quelques secondes sur mademoiselle de Villamarino. Enfin, après avoir secoué la tête avec un intraduisible sentiment de résignation :

« J'étais alors, dit-il, capitaine aux dragons, mais pourvu d'une mission spéciale auprès du général Junot. Quand nous partîmes d'Alcantara pour aller renverser le trône de la dynastie de Bragance, nous savions tous que notre expédition en Portugal serait une simple promenade militaire. Aussi étions-nous fort humiliés d'avoir été choisis pour cette besogne ridicule. Le traité signé par le roi Charles IV et l'empereur nous assurant le concours d'une division espagnole, nous avions avec nous un escadron de hussards castillans commandés par des officiers, qui tous étaient ce que sont toujours vos nationaux, de véritables gentils-hommes. Il convient d'avouer toutefois que l'un de ces officiers, un capitaine en second, que je sus plus tard être un petit hidalgo de Galice, nous donna à tous de l'humeur par sa persistance à mettre en doute le courage des Portugais.

— Le lâche et le menteur, indigné d'être espagnol ! cria dona Blanca.

— Calmez-vous, ma chère, et laissez achever le commandant, dont le récit nous intéresse au plus haut point.

— Sans doute, fit don Pascal, qui était galicien, — le cabalero commandant est beau conteur...

— Ceci n'est pas un conte, monsieur le curé, mais bien le sincère récit de la plus émouvante infortune qui puisse atteindre un militaire. Vous allez en juger bientôt... Ce capitaine, que je soupçonnais fort déjà d'être un officier de salon, un de ces fanfarons de la *lança en artillero*, comme dit Cervantes, avait positivement contre lui tout l'état-major de Junot au moment où l'Herjas fut franchi. A l'en croire, pas un portugais ne tenterait de nous arrêter.

Cependant, comme nous étions au moins vingt à galoper sur la grande route, une véritable grêle de balles nous assaillit. Cela sortait d'une manière de posada, une maison basse que je vois encore d'ici... Nous nous précipitâmes de toute la vitesse de nos chevaux, la maison fut cernée, quelques portugais tués à coups de sabre. Le capitaine de hussards, maintenant sûr de la victoire, était remarquable de cruauté. Je lui fis observer en vain qu'il convenait de respecter la vie de ces pauvres diables, de les recevoir prisonniers.

Je vis alors venir à moi un jeune officier, de brave et belle mine, âgé de vingt-deux ou trois ans au plus. Son uniforme, criblé de coups de pointe, taché de sang, était celui d'alférez porte-enseigne du régiment d'Oporto. Je pris son épée, qu'il me tendait d'un geste plein de noblesse, lui répondant de sa vie et l'assurant qu'il serait traité selon son rang. Malheureusement, le

général en chef me fit appeler pour me donner un ordre. On avait besoin de moi. Je n'eus que le temps de remonter à cheval et de confier mon alférez au capitaine Antonio de Ropas, — un nom que je voudrais chasser de mon cerveau ! — ajouta rageusement Félix, les poings crispés. — Le capitaine approuva d'un signe de tête. Je lui criai à haute voix : *Je vous recommande Monsieur*, et je rejoignis mon général... Le soir, l'étape faite, et comme l'état-major venait de se mettre à table, je témoignai quelque surprise de ce que notre jeune porte-enseigne portugais n'eût pas été invité à partager notre dîner. Le capitaine Antonio pâlit, puis riait d'un rire sauvage, avoua qu'il avait fait passer le prisonnier par les armes...

— Quelle horreur ! s'écrièrent les deux hommes pendant que dona Blanca sanglotait.

— Je me levai alors, reprit Félix Calandre d'une voix encore plus ferme, presque éclatante, — je montrai au capitaine la porte en lui jetant à la face, devant trente officiers au moins et plusieurs généraux, tous stupéfaits : *Je ne romps pas mon pain avec un lâche...* Tout de suite nous nous batîmes. Il avait choisi le sabre : il en est mort, le scélérat !

— Que le diable ait son âme ! risqua le curé.

— Mon pauvre fiancé ! disait Blanca.

— Mon cher Calandre, fit le marquis, votre terrible récit nous donne enfin la clé d'un mystère. J'avais toujours pensé que les Français n'étaient point les auteurs de la mort du comte



Juan, du fiancé de mademoiselle de Villamarino. Quant à l'infâme Ropas, il a voulu se venger, vous le devinez, d'avoir été supplanté dans ses prétentions...

A ce moment, une violente clameur s'éleva du côté de Briviesca. Le marquis s'arrêta net. Des cris, des vociférations sauvages, tout ce que la colère peut arracher de menaces et d'imprécations à une bande d'hommes furieux, remplissaient l'air, faisant on ne savait quelle épouvantable opposition à la sérénité de cette nuit calme d'automne. Bientôt une lugubre sonnerie d'alarme s'échappa du clocher voisin, et le chemin du bourg, à cinq cents pas de là, s'emplit d'une belliqueuse rumeur, d'un effroyable bruit de nombreux pas précipités. Quelque étonnante catastrophe s'annonçait.

Dona Blanca, terrifiée, arrêta ses sanglots, quitta son fauteuil;

et le curé laissa tomber son rosaire. Félix et le marquis venaient de se pencher par-dessus le balcon, lorsque un seul cri, fait de mille cris sauvages, retentit longuement dans l'espace :

« Au château ! au château ! Mort à l'officier ! mort aux Français ! »

VI

« Au nom du ciel, monsieur ! s'écria mademoiselle de Villamarino, vous ne pouvez pas rester ici, vos jours sont en danger ! Il faut regagner votre chambre tout de suite.

— Paix, ma fille. Notre hôte est sacré. Ma tête ne paierait pas un seul de ses cheveux ! » prononça gravement le vieil espagnol. En bas, les portes s'ouvraient avec fracas. Cascaron, qui



venait de distribuer des carabines aux valets, les plaça devant l'entrée du château. Lui-même se mit au premier rang, l'épingle au poing.

« Abascual nous a trahis ! finit par dire le marquis en ceignant son épée.

— Le misérable drôle ! » s'exclama mademoiselle de Villamarino.

Le jeune commandant de chasseurs jeta un coup d'œil sur ses hôtes. Après avoir intérieurement admiré le sang-froid du marquis, qui réfléchissait aux dangers de la situation, le regard de Félix se fixa fiévreusement sur le beau visage, les cheveux d'or, la jolie taille de Blanca. On aurait pu croire qu'avant de mourir il voulait dire adieu à tout ce qu'il allait perdre, si la fermeté de son maintien, le calme remarquable de sa physionomie, où pas un muscle ne bougeait, n'eussent montré qu'un tel homme tenait la mort pour peu de chose.

Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit brusquement, et la chétive face de maître Matarens apparut, toute décomposée par la peur.

« Ils viennent, marquis, ils viennent ! La compagnie de Saint-Ignace... Ce gueux d'Abascual est allé la chercher à Burgos ! Où est l'officier ? »

Félix s'avança.

« Me voici, dit-il froidement.

— Cachez-vous, commandant, cachez-vous, caballero ! Me tuer mon blessé, canailles ! jamais, jamais ! »

Et tout en rugissant cela, le petit homme brandissait une rapière hors d'âge, le joyau de sa panoplie.

Au dehors, les cris redoublaient, semblaient plus exaspérés, plus frénétiques, à mesure que la bande hurlante se rapprochait du château. Les : *Muerte al Francès !* éclataient comme des gerbes de fusées, traversaient l'air en sifflant, puis s'apaisaient un instant pour faire place à quelque autre imprécation : *A bas le*

roi Joseph ! Abasos Pepe Bottelas ! Viva el rey Fernando ! Un autre cri, plus rare celui-là : *Abasos el endemoniado Napoleón !* alla droit au cœur de Félix et le frappa comme un poignard. Les cloches de Briviesca sonnaient toujours.

« Savez-vous qui les conduit ? interrogea le marquis.

— Qui les conduit ? répondit Matarens. Ne le devinez-vous pas à ces terribles hurlements, monsieur le marquis ? C'est cette canaille de Telémaco Bosquito !

— Le chartreux de Miraflores ! fit avec épouvante don Pascal... Ah ! l'indigne moine ! le prêtre de malheur !

— Que personne ne s'émeuve... Rien n'est perdu. Mon cher hôte, vous êtes sous mon toit, vous êtes mon *alojado*... Ainsi vous n'avez rien à craindre.

— Hélas ! rugit Matarens, ils l'ont condamné à mort. Les délégués de la junte révolutionnaire, trois officiers de Castanos, marchent avec la guerrilla de Saint-Ignace. La sentence a été rendue bien avant les portes du village !

— Ils savaient donc, pensa le marquis, que les habitants de Briviesca me sont dévoués. N'importe, ce détail est grave ! »

Don Gabriel fit remarquer que les cloches ne sonnaient plus. Alors on s'aperçut que la bande venait d'envahir les jardins. Mais, par on ne savait quel phénomène, les cris devinrent plus mesurés, la rumeur se disciplina. Cascaron, posé en sentinelle au milieu d'une allée, levant la tête, demanda au marquis s'il fallait tirer.

« Garde t'en bien ! répondit du balcon don Gabriel. Mettez-vous tous les cinq devant la porte, un peu en avant... Là, ne bougez plus... Surtout que personne ne fasse feu sans mon ordre ! »

Brusquement, les cris s'arrêtèrent. Le bruit des pas se cadencait, maintenant, comme dans une troupe régulière. Evidemment la bande obéissait à ses chefs. La marche elle-même cessa. Le jardin, noir de monde, était entièrement occupé par plusieurs centaines de partisans, de guerrilleros, armés à la diable, farouches, déguenillés, aux yeux luisants et hardis comme ceux des

chats sauvages. Presque tous portaient le bonnet catalan; les monteras de velours, en honneur dans la province, étaient fort rares. Quantité de moines en robe de bure, la tête nue, rasée en couronne, l'air résolu des vrais fanatiques, et quatre ou cinq prêtres efflanqués, d'aspect famélique, la longue soutane noire tachée de sang, sordide, effrangée à tous les buissons du chemin, coudoyaient dans les rangs les noirs contrebandiers, les paysans barbus, les bergers et leurs mayorals, les muletiers sans emploi, les escopeteros et les aguadors révoltés, qui formaient le fond de cette bande, l'une des plus féroces entre celles pullulant dans la Péninsule. Récemment, les dragons de Lefèvre-Desnouettes les avaient taillés en pièces, du côté de Subijana. Aussi, étaient-ils furieux. Abascual, l'aide-sangrador, leur affilié, patriote exalté et l'un de leurs espions secrets à Briviesca, en leur signalant la présence d'un officier français au château de Villamarino, n'eut donc pas de peine à les faire changer d'itinéraire. Ils accoururent, au risque d'aller se heurter à l'avant-garde du corps de Soult, qu'on signalait déjà.

Par une des plus singulières ironies de cette guerre de 1808, si fertile pourtant en aberrations de part et d'autre, le chef d'escadron Calandre avait été d'avance condamné à mort, — et sa sentence était en règle, au dire de la bande. La minute de ce jugement fut retrouvée plus tard, rédigée de la main même du terrible don Telémaco Bosquito, moine belliqueux et cruel, inquisitionnaire de choix et le digne émule du célèbre chanoine Balthazar Cabo. Le révérend Telémaco avait, à la suite de l'insurrection du 2 mai, abandonné sa cellule de la *Cartuja* de Miraflores, préférant, aux offices du couvent, les nuits à la belle étoile, les émotions de la guerre de partisans, et dans l'espoir, — il l'avouait volontiers après une bonne *matanza* de Français, — que le roi Ferdinand VII le nommerait grand-aumônier, sitôt l'ennemi hors de la Péninsule.

Les rangs de toute cette canaille étaient hérissés et barbelés de mille sortes d'armes de guerre. Les révoltes sont souvent grandioses dans leurs improvisations, et le pittoresque n'a jamais rien à perdre avec elles. Les uns portaient de lourds fusils de munition, héritage de pauvres fantassins français que la navaja ou l'escopette avait jetés par terre; d'autres tenaient à la main des espingoles de cuivre, des tromblons, d'un modèle qui ne se trouve plus représenté aujourd'hui qu'à l'*Armeria real* de Madrid, ou chez les petits-fils des brigands de la Sierra-Morena et de la Manche. Les couteaux catalans, les couteaux de chasse, les poignards à lame triangulaire, les yatagans à la moresque, les dagues à l'hispanique, tous les rebuts de la manufacture de Tolède semblaient s'être donné rendez-vous dans les jardins de don Gabriel. On pouvait croire aussi que les gueux avaient dévalisé en route quelque arquebusier en vieux, ou forcé les portes d'un musée d'artillerie, vu le grand nombre d'épées à poignées Renaissance, d'espaldons fourbus, de colichemardes démodées, de vieilles rapières à la française, brillant à ces mains noires de poudre. Deux moines portaient des alfanges, comme les Mores de la tragédie du *Cid*. Un autre, à mine de sanglier barbu, agitant un briquet pris au

cadavre de quelque grenadier du corps d'armée de Victor. La plupart des guerrilleros montraient un pistolet, ou tout au moins un poignard, passé dans leurs ceintures de laine rouge. Un certain nombre fumaient. Quelques navarraï, ayant conservé leurs *maquillas* à pointe ferrée, les brandissaient d'un air féroce. A la fin, une des robes de bure se détacha de ces groupes menaçants, et le marquis de Villamarino reconnut Telémaco Bosquito en personne.

Le moine tenait à la main la longue et fine épée des généraux de l'armée de La Romana. Il se retourna vers sa troupe.

« Que personne ne quitte le rang sans mon ordre ! »

— Savez-vous, mademoiselle, que vos compatriotes sont terriblement beaux sous les armes ? dit Félix à l'oreille de dona Blanca qui, effrayée et ravie du sang-froid de l'officier français, essayait vainement de le cacher derrière elle.

— Ne montrez pas votre uniforme, de grâce, monsieur !

— Ah ! répondit vivement Félix, ma vie ne mérite pas tout le mal que votre père se donne pour la sauver... N'importe ! on tirerait quelque chose du peu que vaut cette poudrière... Regardez-les : sont-ils superbes ! Il y a là à boire et à manger pour Vélasquez, Ribeira et même Zurbaran. Le beau tableau à faire ! Malheureusement, je n'ai pas mes pinceaux.

— Il est vraiment peintre », pensa dona Blanca.

Félix et sa jolie compagne abandonnèrent la fenêtre dont s'emparaient aussitôt le marquis et l'excellent curé. Don Gabriel mit son tricorne, comme un grand d'Espagne qui rencontre le roi à quelque angle de l'Escorial. Le chartroux, maintenant, s'avancant à petits pas. A deux toises de la fenêtre, il interpella le maître du lieu.

« Marquis Gabriel de Villamarino, êtes-vous là ? »

— Vous me parlez.

— A vous-même ?

— A moi-même.

— Au nom du roi Ferdinand VII, que représente ici la junte nationale de l'Indépendance, nous vous sommons de

nous livrer l'officier français caché dans votre château !

— Cet officier est désarmé.

— Il y a sentence de mort !

— Le Français est blessé, malade.

— Il est guéri !

— Qui vous a dit cela ?

— Notre frère Abascual.

— Moine, passez votre chemin. L'officier français est mon hôte. »

Et, d'un grand mouvement de bras, sec et brusque, le vieillard referma la fenêtre, à la grande stupéfaction des témoins de cette dramatique scène.

« Vous êtes sauvé ! » dit le marquis courant à Félix et l'embrassant.

TANCRÈDE MARTEL.

(Illustrations de F.-H. Kaemmerer).

(A continuer).

VICTOR GILBERT



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LE GOUTER

Ayuntamiento de Madrid



Trop Brun !

Par Ch. Bentzon.

C'ÉTAIT à propos d'un scandale récent. Je m'émerveillais une fois de plus de l'extrême indulgence pratiquée en chaque occasion, quand il s'agit des faiblesses du cœur, par madame de Mesles, la femme qui, entre toutes, aurait le droit d'être sévère, si la sévérité chez les femmes était proportionnée à leur vertu.

« Sait-on jamais, répondit-elle, de quoi l'on eût été soi-même capable, sans le secours des circonstances ? Cela tient quelquefois à si peu de chose ! »

Elle souriait tout en tisonnant, elle souriait comme à un lointain, très lointain souvenir, et je profitai de l'entre chien et loup pour la faire causer. Elle me parla de sa jeunesse délaissée, malheureuse, et en vint à cet épisode :

« J'avais envie d'aller au spectacle ce soir-là. Il se trouva que le jour était mal choisi. Depuis quelque temps, je ne manquais jamais de mal choisir le jour où j'avais besoin du bras de mon mari.

« — Raymond qui est ici en passant m'a invité à dîner », dit-il pour excuser sa mauvaise volonté.

« Je me sentis rougir comme il m'arrive quand on fait devant moi un trop gros mensonge. Si j'essayais de démasquer un fourbe, je serais plus confuse que lui.

« M. d'Artigues, assis au coin de la cheminée, savait peut-être comme moi que le camarade de collège, évoqué pour les besoins de la cause, était à cent lieues de Paris, car il regarda le bout de ses bottes avec embarras. Pendant quelques minutes ce fut le coupable qui fit tous les frais de la conversation ; il y apportait une gaieté forcée qui ne trouva point d'écho. Tandis qu'il marchait et s'agitait par la chambre, l'œil sur la pendule, je constatais de plus en plus que de toute sa personne s'échappait un parfum de bonne fortune. On n'a pas cette tenue, on n'a pas cette mine discrète pour aller partager un diner de garçon au club ou au cabaret. D'ailleurs, mes soupçons savaient, hélas, sur qui se fixer.

« Lorsque mon mari s'approcha de moi avec l'intention de prendre congé, je serrai éperdument la main qu'il me tendait (vous savez, la convulsion du naufragé qui se cramponne ?) en le suppliant de rester, de me sacrifier Raymond. Et il était impossible que je ne fusse pas éloquente. Des émotions inconnues m'étranglaient, la question futile qui allait se résoudre au gré de son caprice m'apparaissait comme une question de vie ou de mort. Si nous eussions été seuls, je me serais jetée à genoux. M. de Mesles se courba sur mon fauteuil et dit tout bas, d'un ton sec, en m'effleurant le front de ses lèvres :

« — Pas d'enfantillages ! »

« Deux secondes après son coupé sortait de la cour. Avec un fracas lugubre la grande porte retomba sur le fait accompli, sur l'irréparable... et je demeurai visiblement écrasée par une si cruelle certitude, sans force et sans voix, malgré la volonté que j'avais de dissimuler.

« M. d'Artigues n'était pas un étranger ; j'avais l'habitude de le considérer comme un vieil ami et un allié de la famille ; mais tout mon orgueil de femme ne s'en révolta pas moins contre cet échec que je venais de subir devant lui, moi que l'on croyait aimée, gâtée !... Les larmes longtemps refoulées me montèrent du cœur aux paupières, et l'effort que je fis pour les retenir fut inutile. Comme un enfant je me mis à sangloter.

« M. d'Artigues se leva ; il était pâle et presque aussi ému que moi ; sans mot dire il me prit la main, la baisa tristement, puis sortit en haussant les épaules, avec une expression de dédain douloureux. Je lui sus gré de ne pas vouloir surprendre une confidence involontaire, et jamais il n'en reçut d'autre ; mais il paraît que celle-ci suffisait, car nous ne nous rencontrâmes plus sans échanger le regard des gens qui ont un secret en commun. »

« Je le voyais souvent et je suivais, à son égard, un exemple donné par toutes les jeunes femmes de notre monde qui, avec l'approbation de leurs mères et de leurs maris, lui écrivaient dix fois par semaine de petits billets pour qu'il vint les aider dans le choix d'un bibelot, voire même d'un chiffon, dans l'organisation d'une fête, ou pour qu'il les conduisit au Salon, à l'Hippique, au Bois. C'était un grand et délicat plaisir que d'être accompagnée à cheval par M. d'Artigues, excellent écuyer ; toute femme montant avec lui se trouvait classée comme *sportswoman* parmi la fleur des pois. Aussi nous l'arrachions-nous. Il se laissait violenter de bonne grâce, accordait le lundi à la princesse **, le mardi à madame X, le mercredi à lady Z, et n'en était ni plus fat, ni plus familier. Pourquoi l'avait-on proclamé *sans conséquence* ? Je ne l'ai jamais bien su. Peut-être avait-il travaillé à s'établir cette réputation dont on tire meilleur parti, en somme, que de celle, mille fois plus enviée, d'homme dangereux. Certes, il avait depuis longtemps dépassé la première et même la seconde jeunesse, il n'avait jamais dû être beau, on ne pouvait dire qu'il eût beaucoup d'esprit, mais il était impossible d'être plus aimable, pour me servir d'un mot passé de mode et qui a cependant signifié bien des choses ! Son obligeance était proverbiale ; il recherchait la société des dames et avouait cette préférence avec candeur. N'allez pas croire qu'il cultivât pour cela ce que nos grand'mères appelaient la galanterie, qu'il eût les ridicules d'un *madrigalier* ; non, M. d'Artigues eût craint par-dessus tout de paraître vieillot ; il restait aussi loin du compliment fade que de l'impertinence à laquelle il n'avait jamais pu s'habituer, tout en convenant des succès qu'elle assure aux jeunes gens de notre époque.

« — Les femmes, disait-il, qui subissent ce genre d'ascendant, « qui se laissent séduire par des duretés, des railleries, des indélités, doivent avoir contre celui qu'elles adorent des revirements de révolte et de haine dont je veux bien profiter, mais « que je serais désolé de provoquer pour ma part. Mon rôle à

« moi est de les rendre contentes d'elles-mêmes, de les aider à être charmantes ; je ne changerais ce rôle contre aucun. »

Des semaines, des mois se passèrent, sans qu'il usât du droit de me plaindre que je lui avais accordé en pleurant devant lui ; seulement, par des indiscretions calculées, il affirmait un redoublement d'estime pour moi et une certaine froideur à l'égard

de M. de Mesles. Ce fut comme un mot d'ordre donné à tout notre entourage. On se divisa entre nous deux, on prit parti, et les amis de Madame ne furent plus précisément ceux de Monsieur. Bien entendu, Monsieur fut le dernier à s'apercevoir de cette scission ; il ne comprit pas non plus l'extrême perfidie avec laquelle son cousin d'Artigues ne cessait de le disculper des torts dont on l'accusait envers moi. L'homme aimable m'apportait, comme par le passé, des bonbons, des fleurs, les livres nouveaux ;



ces attentions de sa part ne surprenaient personne. Avec un embonpoint énergiquement contenu (je l'ai appris depuis) par une sorte de corset, avec quelques rides imperceptibles et d'ailleurs bien placées, la seule chose qui trahit que M. d'Artigues n'avait plus trente ans était cette habitude de faire, en toute circonstance, ce qui pouvait vous être particulièrement agréable. Il avait sous ce rapport un don de divination, et je suis sûre qu'au besoin il eût rendu de même les plus grands services sans se prévaloir davantage que s'il se fût agi de prendre à votre intention un sac de fondants chez Boissier. Ne croyez jamais, par parenthèse, aux grands dévouements des gens qui ne sont pas capables de petits soins. Le dévouement véritable se prouverait dans les détails infimes, ne fût-ce que par crainte de ne pouvoir jamais, faute d'occasions, se manifester sur une plus vaste échelle.

Un jour, dans un roman qu'il me prêta, je vis un passage marqué négligemment *par hasard*. Il s'agissait de la position humiliante d'un vieil original inoffensif, brisé, anéanti par une passion sans espoir.

Une autre fois il témoigna hautement son mépris pour les gens qui abusent de l'abandon, de la tristesse d'une femme en l'obsédant de leurs prétendus hommages, qui exploitent son dépit et offrent leur amour comme une vengeance. A ce propos nous discussions de la jalousie et de toutes les formes qu'elle peut prendre : « Lorsqu'on n'attend rien du présent ni de l'avenir, dit-il, on n'a pas même le bonheur d'être jaloux. »

Et il s'en alla brusquement en me jetant un regard ému vraiment très jeune.

M. d'Artigues avait une voix basse et voilée, un léger enrrouement chronique dans lequel semblait parfois trembler une larme. Quelle portée un pareil timbre donne aux paroles les plus insignifiantes !

Ce jour-là je soupçonnai que malgré le demi-siècle révolu que lui attribuait la malveillance, il pouvait tout de bon être amoureux, d'autant plus qu'il venait plus rarement, négligeait toutes ses petites amies, se détachait de ses habitudes favorites et parlait volontiers d'entreprendre un long voyage.

Était-il bien vieux, après tout ? Devenu veuf après quelques mois d'un mariage à l'étranger, il échappait au titre de vieux garçon ; aucun enfant n'était là dont l'âge permit de calculer le sien. Dans des conditions pareilles, un homme reste éternellement jeune si bon lui semble. »

Quoi qu'il eût dit de ses projets d'exil, je partis avant lui, notre habitude étant de passer la saison des chasses dans une terre fort triste, au fond du Poitou. Il me dit adieu avec un calme apparent et demanda seulement la permission de m'écrire de temps à autre les bruits de Paris. Cette prière semblait désinté-

ressée ; il ne songeait qu'à me distraire, et M. de Mesles, presque autant que moi, en fut touché.

J'ai gardé ces lettres que nul amoureux de la nouvelle école n'aurait eu ni l'art ni la patience d'écrire, et dans lesquelles, sous des commérages, de frivoles récits, perce sans cesse un aveu, cet aveu que j'avais vu déjà suspendu à ses lèvres muettes, plus éloquent, plus habile qu'aucune déclaration parlée. Il était un peu femme en ce sens qu'il savait griffonner des volumes sur des riens.

Je répondais à intervalles éloignés, quand je n'avais rien de mieux à faire ; plus d'une fois mon mari remit lui-même les lettres au facteur. Cette innocente correspondance m'amusait, pensait-il, et m'empêchait de m'apercevoir qu'il me laissât souvent seule. J'essayai cependant de le ramener à moi par la jalousie, en lui faisant entendre que son cousin était fort épris. Au lieu de s'inquiéter, il s'égayait aux dépens du « Chevalier Ninon ».

— Puisqu'il est si peu compromettant, pourquoi ne l'inviterais-je pas à venir me retrouver ? dis-je piquée.

— Vous êtes libre, chère amie, d'inviter chez vous qui bon vous semble. »

Et le matin même, sans trop savoir pourquoi, j'écrivis un seul mot : « Venez ! »

Il vint et je vis avec admiration que cet appel qui aurait dû l'encourager outre mesure, le rendait heureux sans lui inspirer plus d'audace. J'aurais dit de but en blanc à M. d'Artigues que je l'aimais, qu'il eût été capable de n'en rien croire, tant ce pauvre homme se méfiait de lui-même.

J'allai fort loin dans mes coquetteries, l'ennui aidant, sans qu'il parût vouloir en abuser. Peut-être était-ce de sa part la meilleure tactique, car, une fois effarouchée, je me serais donné l'amusement nouveau de l'indignation et de la résistance.

Grâce à ce respect qui n'excluait ni l'émotion, ni la tendresse, je finis au contraire par le rassurer sur son propre compte. Personne jusque-là n'avait été amoureux de moi. Après une demi-douzaine d'entrevues avec un monsieur parfaitement correct, je m'étais laissée épouser ; il y avait de cela trop peu de temps pour que les convoiteurs du bien d'autrui fussent venus guetter la transition de la lune de miel à la lune rousse. Peut-être étais-je moins difficile qu'une autre ; mais la persuasion d'occuper constamment la pensée de quelqu'un, de rendre à mon gré ce quelqu'un fou de joie ou de désespoir, de jouer avec un cœur comme avec un hochet, m'enchantait.

M. d'Artigues ne chassant pas, nous passions les journées en tête-à-tête sans qu'on trouvât rien à redire à nos longues pro-

menades et à nos longues causeries. Les tueurs de chevreuils qui nous revenaient le soir et avec lesquels pareille intimité eût paru choquante étaient donc, au gré de mon mari, plus séduisants, plus dangereux?... Apparemment. Toutefois je n'admettais pas qu'aucun d'entre eux pût lui être comparé.

« J'en conclus peu à peu que j'étais une âme supérieure, capable de distinguer le vrai mérite ou, ce qui flattait davantage ma vanité, une femme originale, excentrique. Depuis j'ai lu, je ne sais où, que l'être le plus difforme, pour réussir auprès des aspirantes à cette qualification, n'a qu'à leur démontrer l'impossibilité où se trouve un bossu de faire une conquête. Elles voudront aussitôt donner un démenti à la règle générale. Eh bien! mon sigisbée se conduisit un peu comme ce bossu. Il ne semblait plus se rappeler le lendemain ses progrès de la veille; il jura cent fois de ne jamais me faire la cour, tant il craignait le ridicule, comme s'il ne m'eût pas fait en réalité une cour assidue depuis six mois. Que vous dirai-je? Il n'osait pas me demander de rendez-vous, et je lui en accordai, la nuit, dans le parc, d'abord parce qu'il avait dit qu'une pareille faveur ne saurait lui arriver, et surtout parce qu'il feignait de craindre les conséquences de ma folie. Pour être singulière, que ne ferait-on pas!

« Rassurez-vous; une espièglerie d'enfant suffit à m'arrêter en si beau chemin.

« Ma petite nièce, venue chez moi pour les vacances, me dit un soir en riant :

« — Quels beaux cheveux noirs a M. d'Artigues ! »

« Ce qui lui donnait, en effet, l'air étonnamment jeune, c'étaient des favoris d'un noir soyeux; les cheveux aussi étaient noirs, encore qu'un peu rares, et tout cela s'harmonisait bien avec le teint mat qui convient aux héros de romans, ce que ma petite nièce, décidément assez drôle, appelait le teint vert.

« Elle tira de sa poche un flacon de porcelaine et ajouta avec un malicieux clignement d'œil :

« — Nous serons peut-être moins brun demain ! »

« J'exigeai des explications. Le petit pot contenait un liquide suspect et elle l'avait trouvé dans les tiroirs de M. d'Artigues.

« La gronder de ses perquisitions, lui défendre de s'occuper des favoris bruns ou blonds de mes hôtes, confisquer le flacon révélateur, c'était mon devoir de tante; mais l'honnêteté m'eut prescrit ensuite le devoir non moins impérieux d'une silencieuse restitution. Je m'en gardai bien, et tous ceux qui ont ressenti la colère d'avoir été dupes me comprendront.

« Il fallait marivauder une brouille qui permit l'ajournement d'imprudentes promesses. J'y réussis sans peine et fus pendant trois jours plus capricieuse, plus fantasque, plus cruelle qu'il

n'était nécessaire pour justifier l'air accablé de M. d'Artigues; mais, outre le chagrin que lui causait mon changement d'humeur, nous avions lieu de croire, ma nièce et moi, qu'il subissait des préoccupations d'une plus poignante nature. Le malheureux se consumait en vaines recherches, en réclamations inutiles aux gens de la maison. Agressif et querelleur, il semblait disposé à provoquer le premier venu; je crois qu'un bon coup d'épée lui eût fait moins de mal que cette perfide invasion de la vieillesse si longtemps tenue à distance. Le quatrième jour, quelques fils argentés, se glissant sur ses tempes et dans sa barbe, trahirent l'angoisse de ma victime; le surlendemain les ravages augmentèrent et quelques chasseurs firent la remarque, d'un air d'intérêt, que M. d'Artigues changeait beaucoup. Le noir de jais de sa chevelure s'éteignit enfin dans une teinte grise. Il avait pris le lit, se déclarant ma-

lade, et Dieu sait quels quolibets éclatèrent en son absence. Bien entendu je ne m'y joignis pas. Au fond j'étais honteuse de ma mauvaise action, et puis M. d'Artigues ne perdait rien à grisonner; sa chevelure poivre et sel, s'il l'eût toujours portée, n'aurait pas empêché (au contraire) mon amour excentrique; mais lorsque la diligence apporta bien tard le talisman demandé en toute hâte à Paris, lorsque le faux malade, subitement guéri et rajeuni, reparut pimpant, badigeonné à neuf, ma foi je n'y tins plus et j'éclatai de rire. Il comprit et trouva vite un prétexte pour nous quitter.

« Eh bien! malgré ce dénouement burlesque, je n'ai jamais pu le rencontrer sans trouble. On oublie qui vous a aimé, on se détache de qui l'on aime; mais ce qui est impérissable, c'est le souvenir du premier billet doux, de la première déclaration, de la première cour, du premier roman, fût-il bête ! »

Madame de Mesles se remit à tisonner, sérieuse à demi, puis un nouveau sourire éclaira sa physionomie encore charmante malgré les approches de la quarantaine :

« Vous voyez, ajouta-t-elle, à quoi tient la vertu ! »

TH. BENTZON.

(Illustrations de Tofani).



DISTRAITS!

PAR PAUL BILHAUD

C E matin-là, vers neuf heures et demie, M. Berthier entra dans la salle à manger où se trouvaient madame Hortense Berthier, sa femme, et Justine, la bonne. Il dit à sa femme : « Justine, donnez-moi mes bottines. »

Et il embrassa sa bonne, en disant : « Bonjour Hortense. » Ce qui indiquerait assez que M. Berthier était un peu distrait. Madame Berthier ne devait pas l'être moins, puisqu'elle ne fit aucune réflexion et alla chercher les bottines de son mari.



Elle les rapportait, lorsque mademoiselle Eveline Berthier parut en toilette claire, un livre d'heures à la main. « Comment, vous n'êtes pas habillées ? s'écria-t-elle, mais la messe de mariage de Clotilde est pour onze heures, à Asnières. — C'est donc aujourd'hui jeudi ? » dit M. Berthier.

Il prit sur la table le journal, y jeta un coup d'œil, et le mettant sous les yeux de sa fille : « Qu'est-ce que tu nous chantes ? Tiens, mercredi, 24 septembre. — C'est vrai, murmura Eveline, je me suis trompée d'un jour. »

Cela suffit à montrer que, sous le rapport de la distraction, mademoiselle Berthier n'avait rien à reprocher à ses parents.

Distracts ! Ah ! oui, ils l'étaient dans la famille ! Ils l'étaient au point qu'on ne s'imaginait pas qu'il pût exister quelqu'un qui le fût autant qu'eux.

Cependant ce quelqu'un existait. Il s'appelait Raymond Duverdier. Pour le peindre d'un trait, je ne puis mieux faire que de vous introduire chez lui, à l'heure à peu près où se passait chez les Berthier la scène précédente, et de vous faire assister à la scène suivante :

Baptiste, le domestique de Raymond, vient de réveiller son maître, et, campé près du lit, sur un ton de boniment qu'on sent lui être habituel, il s'exprime ainsi :

« Je suis Baptiste, le domestique de Monsieur, et je rappelle à Monsieur ce qu'aurait pu oublier Monsieur. C'est aujourd'hui mercredi, 24 septembre 1889. Monsieur va se lever, ira à son bureau, déjeunera, fera, vers cinq heures, trois visites inscrites par moi sur le carnet de Monsieur, dinera à sept heures avec M. Bernard, et rentrera à l'heure qu'il plaira à Monsieur. Que Monsieur conserve sa matinée libre demain, afin de pouvoir assister, à Asnières, au mariage de son ami M. Gustave Lefranc. A part cela, rien de nouveau ; Monsieur est toujours célibataire, il avait hier vingt-huit ans et cinquante-trois jours, ce qui lui fait aujourd'hui vingt-huit ans et cinquante-quatre jours. Maintenant

je laisse Monsieur. Il est neuf heures et demie ; que Monsieur n'oublie pas de se lever. »

Raymond Duverdier et les Berthier, si bien faits pour se comprendre, ne se connaissaient pas. Ce fut ce mariage à Asnières qui les mit en présence. Le jeudi matin, en effet, nos quatre personnages débarquaient à Asnières à midi et quart, et se dirigeaient vers l'église, avec la tranquillité de gens qui n'avaient pas l'air de se douter que la cérémonie fût pour onze heures. Lorsqu'ils arrivèrent, la messe était terminée, et le défilé à la sacristie touchait à sa fin.

« C'est ce qui peut s'appeler arriver juste ! s'écria M. Berthier. — J'allais le dire, » répondit Raymond d'un ton très naturel.

Tous les quatre se précipitèrent, et Eveline sauta au cou de la mariée, pendant que Raymond serrait les mains du marié.

« Ma chère Clotilde !

— Mon cher Gustave ! »

Mais à ce double cri succéda celui-ci : « Ce n'est pas Gustave !!

— Ce n'est pas Clotilde !! »

Et tout le monde se regarda, ahuri, les mariés se demandant qui étaient ces quatre inconnus, et les quatre inconnus dévisageant ces mariés qu'ils ne connaissaient pas.

La noce, croyant à une mauvaise plaisanterie, allait se fâcher, lorsqu'en regardant autour d'eux, monsieur, madame, mademoiselle Berthier et Raymond, avisant deux personnes parmi les invités, s'écrièrent : « Ah ! M. et madame Bernard ! »

Ils allèrent à eux, leur saisirent les mains et s'y cramponnèrent avec l'angoisse du noyé qui s'accroche à la branche de salut. M. et madame Bernard répondirent chaleureusement à cette quadruple étreinte, et ce geste suffit à rassurer la noce.

« Ah ! ça, demanda M. Bernard, comment vous trouvez-vous ici ?

— Nous venons pour le mariage de Lefranc, répondit Raymond. »

M. Bernard éclata de rire.

« Le mariage de Lefranc était à onze heures... Vous ne le rattraperez plus maintenant, et puisque vous êtes ici, venez déjeuner avec nous. »

Cette proposition fut acceptée. Le déjeuner fut très gai, et l'on en était arrivé au dessert, lorsque M. Berthier se pencha vers madame Bernard et lui désignant Raymond :

« Qui est-ce donc ce Monsieur qui déjeune avec nous ? demanda-t-il.

— Vous ne le savez pas ? dit madame Bernard stupéfaite.

— C'est la première fois que je le vois. »

Madame Bernard se tourna vers son mari :

« Mon ami, dit-elle gaiement, demande donc à M. Duverdier comment il se trouve chez nous avec la famille Berthier.

— Berthier ? répéta Raymond, qui ça, la famille Berthier ?

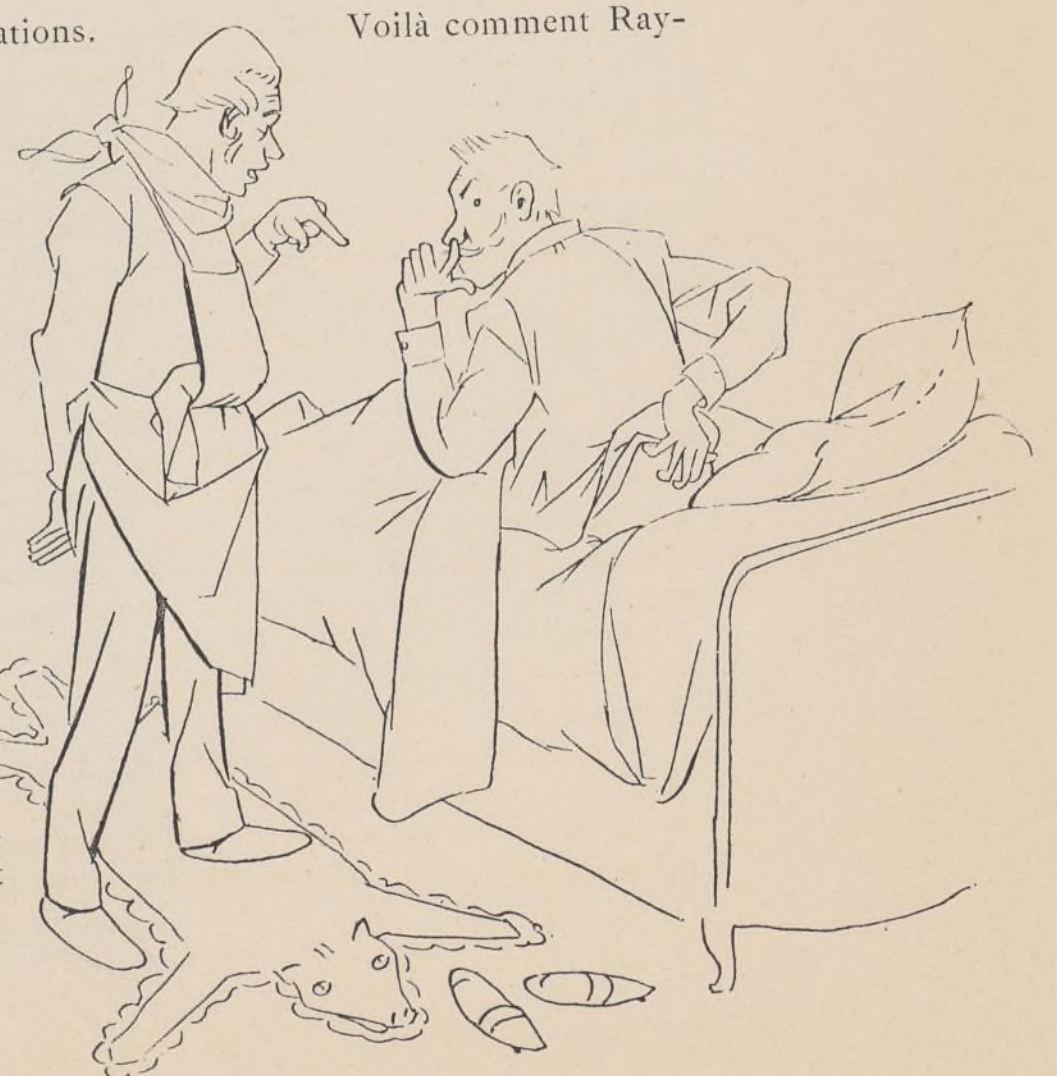
— Comment ! s'écria M. Bernard, vous arrivez ensemble de Paris, avec une heure de retard, et vous ne vous connaissez pas... Eh bien ! par exemple, il est permis d'être distrait, mais à ce point-là !... »

Et il fit les présentations.

mond Duverdier fit la connaissance des Berthier, et comment les Berthier n'apprirent qu'au dessert que le jeune homme avec qui ils avaient déjeuné, sans s'en apercevoir, se nommait Raymond Duverdier.

Le soir, madame Bernard disait à son mari :

« S'aurait-il faut des époux assortis, il me semble alors que mademoiselle Berthier et M. Duverdier... »



— J'y pensais, répondit M. Bernard. »
 Il y pensait si bien que, dès le lendemain, il allait trouver Raymond, et, brusquement : « Voulez-vous vous marier ? »
 — Moi ? je veux bien, répondit Raymond, comme s'il eût accepté une invitation à dîner.
 — Eh bien ! que pensez-vous de mademoiselle Berthier ?
 — Mademoiselle Berthier ?... Connais pas.
 — Voilà que ça commence, pensa le bon M. Bernard. J'aurai de la peine, mais je ne me découragerai pas. »
 Il rappela à Raymond le déjeuner de la veille.
 « Ah ! oui, mademoiselle Berthier, dit Raymond, oui, oui, une petite brune.
 — Non, grande et blonde.
 — Vous croyez ?
 — J'en suis sûr. Dix-neuf ans, caractère charmant, éducation sérieuse et 250,000 francs de dot. Je crois que celui qui l'épousera ne sera pas à plaindre, hein ?
 — Peste ! je vous crois ! s'exclama Raymond. »
 Puis, après un temps : « Et qui épouse-t-elle ?
 — Comment ! qui ?... Voyons, mon cher Raymond, soyons sérieux... Il s'agit de vous. Voulez-vous épouser mademoiselle Berthier ?
 — Moi ? mon Dieu, en principe, je ne dis pas non.
 — Vous ne dites pas non, c'est tout ce que je voulais vous faire dire. Adieu, je me charge du reste. »
 Et il courut chez M. Berthier.
 « Mon cher ami, j'irai droit au but. Etes-vous disposé à marier votre fille ?
 — Marier Eveline ? Vous êtes fou ! C'est encore une enfant !
 — Quel âge a-t-elle donc ? demanda M. Bernard.
 — Eveline ? Mais elle a... elle... Voilà qui est curieux, je ne sais plus.
 — Je vais vous le rappeler, dit en souriant M. Bernard, elle a l'âge du mariage, dix-neuf ans.
 — Ce n'est pas possible !
 — Si vous en doutez, demandez à madame Berthier.
 — A ma femme ?... Inutile... Une tête de linotte, ma femme... Dix-neuf ans, répéta-t-il ; déjà ! Comme ça pousse ! »
 Puis tout à coup : « Dites donc... dix-neuf ans ?... c'est l'âge du mariage, ça... il va falloir y songer... Tenez, Bernard, savez-vous ? vous devriez vous charger de lui trouver un mari, vous !
 — Il a déjà oublié que je suis venu pour ça, pensa M. Bernard, n'importe, profitons-en... Hé ! hé ! dit-il d'un ton jovial, je n'y songeais pas, mais puisque vous m'en parlez... j'ai peut-être quelque chose à vous proposer.
 — Ah ! qui ça ?
 — Un garçon charmant, que vous connaissez... »
 Au moment d'ajouter « un peu », il réfléchit qu'étant donné son interlocuteur, il ne risquait rien en exagérant, et il acheva :
 « Que vous connaissez bien... très bien... Je ne vous en dis pas plus aujourd'hui, mais je vais m'en occuper. A bientôt. »
 Rentré chez lui, M. Bernard raconta à sa femme le résultat de ses démarches, et tous deux tombèrent d'accord qu'avec de pareilles cervelles à l'évent, il fallait presser les choses et tenir les esprits constamment en éveil. Déjeuners, dîners, petites soirées intimes, spectacles, visites aux expositions, les Bernard usèrent de tout pour rassembler les Berthier et Raymond, et leur donner ainsi l'occasion de se mieux connaître, de s'apprécier, de se déclarer. Mais hélas ! au bout de trois mois, Raymond et les Berthier s'appréciaient peut-être, mais ne se déclaraient pas.
 M. Bernard commençait à désespérer, lorsqu'un jour il dit à sa femme : « Nous n'avons pas affaire à des gens ordinaires, il faut agir en conséquence. Il me vient une idée ; c'est risqué, mais tant pis, je risque !... »
 A ce moment, on annonça Raymond.
 « Lui ! fit M. Bernard, il arrive bien. Laisse-moi faire, et dis comme moi. »
 Raymond entra, M. Bernard alla à lui, la figure rayonnante, les mains tendues.
 « Eh bien, s'écria-t-il, vous êtes content ? On vous l'a accordée ?
 — Quoi donc ? fit Raymond.
 — Comment, quoi ?... Mais la main de mademoiselle Eveline !
 — La main de mademoiselle... répéta Raymond, tombant des nues.
 — Sans doute, reprit vivement M. Bernard. Voyons, voyons, il n'y a plus à faire le discret, surtout vis-à-vis de vieux amis comme nous... D'ailleurs c'est inutile, nous sommes au courant, oui, oui, nous savons tout ! tout ! Vous avez demandé à M. et madame Berthier la main de leur fille ; on vous la donne, le mariage a lieu dans deux mois... Vous voyez, nous connaissons même la date... Les parents sont très heureux, la jeune fille est enchantée, vous paraissez ravi et moi je vous fais mes sincères compliments, ma femme aussi.
 — Oui, bien sincères, » balbutia madame Bernard, un peu inquiète du moyen audacieux imaginé par son mari.
 Le fait est qu'au premier moment Raymond avait paru légèrement stupéfait, mais M. Bernard avait un air si ouvert, parlait

avec une telle volubilité, une telle assurance, ses félicitations respiration une joie si franche, que Raymond, qui avait commencé par douter qu'il eût fait une demande en mariage, en arrivait maintenant à chercher quel jour il l'avait faite.

M. Bernard comprenait ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme ; il frappa le dernier coup.

« Vous vous demandez comment nous avons su cela ? dit-il. Par M. Berthier lui-même qui sort d'ici et qui a tenu à nous annoncer cette nouvelle en personne.
 — Oui... en personne, » répéta en écho madame Bernard.

Ce dernier argument fut décisif. Puisque M. Berthier... lui-même... en personne... il n'y avait plus à douter, et Raymond ne douta plus. Aussi quand M. Bernard lui demanda s'il était heureux,

ce fut de très bonne foi qu'il répondit : « Moi ? je suis enchanté. »
 M. Bernard ne l'était pas moins. Il s'agissait à présent de persuader les Berthier, comme il venait de convaincre Raymond. Ce fut plus difficile. M. Berthier et sa femme se défendirent d'avoir jamais accordé la main d'Eveline à qui que ce fût.

« Enfin, affirmait M. Bernard, résolu à aller jusqu'au bout, l'un de vous deux l'a agréé comme gendre, je tiens la chose de Raymond lui-même.

— Alors, c'est toi, disait madame Berthier à son mari, mais tu ne t'en souviens plus, tu es si distrait.

— C'est-à-dire que c'est toi, ripostait M. Berthier, mais tu l'as oublié, tu as une tête de girouette. »

La discussion menaçait de s'envenimer, lorsqu'Eveline parut.
 « Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Il y a, Mademoiselle, dit M. Bernard habile à profiter de tout, il y a qu'en ce moment vos parents se disputent le mérite d'avoir fait votre bonheur, en accordant votre main à mon ami Raymond Duverdier.

— M. Duverdier ! s'écria Eveline en battant des mains, ah ! que je suis contente !

— Hein ? firent M. et madame Berthier.
 — Eh bien ! voilà qui tranche la question », déclara M. Bernard, en s'essuyant le front.

Le soir même, tout le monde se retrouvait chez les Bernard qui tenaient, on le comprend, à assister à la première entrevue. Elle se passa à merveille. Et même M. Berthier ayant agité la question de la date du mariage :

« Pardon, lui observa Raymond, mais vous m'aviez dit dans deux mois.

— C'est juste, répondit M. Berthier, je vous l'ai dit, je ne m'en dédis pas. C'est entendu. »

Et voilà comment Raymond Duverdier, qui n'avait pas demandé la main de mademoiselle Eveline Berthier, l'obtint de ses parents qui ne la lui avaient pas accordée.

C'était là un résultat assez coquet, mais qui ne suffisait pas, si l'on songe que le mariage devait avoir lieu deux mois après. Que de fois, pendant ces soixante jours, les jeunes gens pouvaient oublier qu'ils étaient fiancés, et les parents ne pas penser à les en faire souvenir !

Heureusement M. et madame Bernard étaient là, admirables de dévouement, d'attention, de prévoyance, prenant à cœur la réussite de cette union qu'ils avaient eu tant de mal à décider. Ils s'occupèrent de tout, de l'appartement, de la corbeille, des toilettes, de la mairie, de l'église, et trouvèrent encore le temps de rappeler nos distraits au sentiment de la situation.

On arriva ainsi jusqu'au contrat. A ce propos, on discuta beaucoup. Les Berthier étaient d'avis de donner une soirée, qu'un instant après ils décidaient de remplacer par un bal, pour revenir à la soirée, puis au dîner, ou bien un *five o'clock*.

« Pourquoi vous donner tant de mal ? dit M. Bernard, faites donc cela tranquillement, en famille.

— En famille, oui, oui, M. Bernard a raison. »

Mais hélas ! tant de projets avaient été mis sur le tapis, proposés, rejetés, repris, que les Berthier ne s'y reconnurent plus, et que, le lendemain, ils lançaient une centaine d'invitations à la soirée qu'ils croyaient, de bonne foi, avoir résolu de donner huit jours après.

Il n'y eut que deux personnes d'oubliées : M. et madame Ber-





nard. On était si lié avec eux qu'on était persuadé les avoir avisés de vive voix. En somme, c'était moins grave que si l'on avait omis d'aviser le notaire.

Celui-ci, qui s'appelait maître Jodel, était un débutant dans la carrière; très timide, mais cherchant à remplacer, par la bonne volonté, l'expérience qui lui faisait encore défaut.

Il arriva exactement à neuf heures et demie, avec les pièces dans sa serviette, et ne fut pas peu surpris de trouver une soixantaine de personnes dans le salon, et de voir qu'il en arrivait encore d'autres.

« Vous! s'écria M. Berthier en lui tendant la main, quelle bonne surprise! C'est gentil d'être venu.

— Pardon, balbutia le notaire décontenancé, n'était-ce pas aujourd'hui la signature du contrat?

— Le contrat! dit M. Berthier. Ah! sapristi, je l'avais oublié! »

Et, rassemblant sa femme, sa fille et son futur gendre, il leur dit en riant: « Ah! mes enfants! quelle aventure! Voilà Monsieur qui vient pour la lecture du contrat!

— Eh bien! qu'il le lise, répondit tout simplement madame Berthier.

— Devant tout ce monde? murmura maître Jodel effrayé.

— Pourquoi pas? dit M. Berthier. Un contrat n'est pas une chose honteuse; et puis, ce sont des amis. Voyons, asseyez-vous et commencez. »

En un instant, le malheureux notaire se trouva installé presque de force, dans un fauteuil, devant une table, avec un verre d'eau, pendant que M. Berthier faisait asseoir tout le monde, frappant des mains et criant: « Mesdames, Messieurs, un peu de silence! Monsieur va nous lire quelque chose. »

Cette annonce intrigua l'assistance, parmi laquelle beaucoup ignoraient même qu'Eveline fût fiancée à Raymond. Quant aux autres, ils ne pouvaient s'imaginer un seul instant qu'on les eût réunis pour un genre de cérémonie réservé d'ordinaire à l'intimité de la famille. Aussi le sentiment général fut que la soirée dansante était précédée d'une partie littéraire et musicale.

Ce fut donc au milieu d'une attention des plus sympathiques que maître Jodel, la voix tremblante, le front mouillé, commença: « Contrat de mariage... »

— Tiens, je connais, interrompit Eveline, le *Contrat de mariage*, monologue, c'est très amusant!

Très amusant? Cela suffisait à bien disposer le public.

Le pauvre notaire jeta du côté d'Eveline un regard inquiet, poussa un petit « hum! » discret, poli, et ce fut d'une voix plus vacillante encore qu'il reprit: « Par devant nous, maître Ernest-Léopold-Félix Jodel, notaire... »

Ce mot de « notaire » produisit toujours son effet; on rit.

Maître Jodel, très troublé, répéta machinalement: « Notaire... »

On rit plus fort. Alors maître Jodel releva la tête et promena sur tous ces visages épanouis un œil hébété, hagard, dont l'effet fut irrésistible. On applaudit.

Ces applaudissements furent pour le notaire un trait de lumière; il comprit, ou crut comprendre que l'on savait, dans l'assistance, qu'il faisait ses débuts et qu'on l'encourageait.

Très touché, il se leva et salua. Voyant qu'il se levait, Eveline en fit autant, ainsi que Raymond,

et lorsque maître Jodel, après avoir avalé une gorgée d'eau pour s'éclaircir les idées, se rassit, reprit le contrat et poursuivit: « ... notaire... ont comparu... » il fut interrompu par un accord musical, et presque aussitôt une voix de femme commença: *La brise est douce et parfume*

mée, suivie bientôt d'une voix d'homme: *O Magali ma bienaimée*.

C'étaient Eveline et Raymond qui attaquaient le duo de Mireille.

Tout le monde se tourna vers les chanteurs, pendant que le pauvre notaire murmurait:

« Il paraît que j'ai commencé trop tôt la lecture. »

Et comme il adorait la musique, il se rapprocha du piano et écouta. Mais tout à coup, au milieu du morceau, au moment où Eveline chantait: *C'est en vain que tu me crois prise*, Raymond, se frappant le front, s'écria:

« Ah! j'ai oublié de dire quelque chose à madame Berthier! »

Et il s'éloigna, cherchant sa belle-mère.

Mireille acheva la phrase et, n'entendant pas la réplique de Vincent, se tourna vers la place où devait être Raymond:

« A vous, dit-elle. »

Ce fut maître Jodel qui, s'étant approché tout à fait, reçut en pleine poitrine cette mise en demeure inattendue.

« A moi? balbutia-t-il inconsciemment.

— Oui, allez donc. »

Maître Jodel était musicien lui-même, il avait une très jolie voix, il était timide, il perdit la tête et la notion exacte de la situation; on lui disait d'aller, il alla: *Pour t'avoir je me fais abeille*.

Et le duo, commencé par le fiancé, fut achevé par le notaire, au milieu de l'enthousiasme général.

Eveline, émue, radieuse, s'adressant à son partenaire: « Ah! bravo! mon cher Raymond! »

Maître Jodel regarda la

quitta le piano, et

« Ah! bravo! mon

cher Raymond! »

jeune fille avec une



stupéfaction qui se changea en un véri-

table effarement, lorsque M. Berthier, lui pressant les mains, ajouta: « Tous mes compliments, mon gendre! »

Cette fois, le malheureux fit un pas en arrière.

« Pardon, dit-il en s'efforçant de sourire, mais... je suis le notaire.

— Tiens, oui! s'écria M. Berthier. Qu'est-ce que vous faites-là?

— Moi?... je commençais à lire le contrat, lorsque...

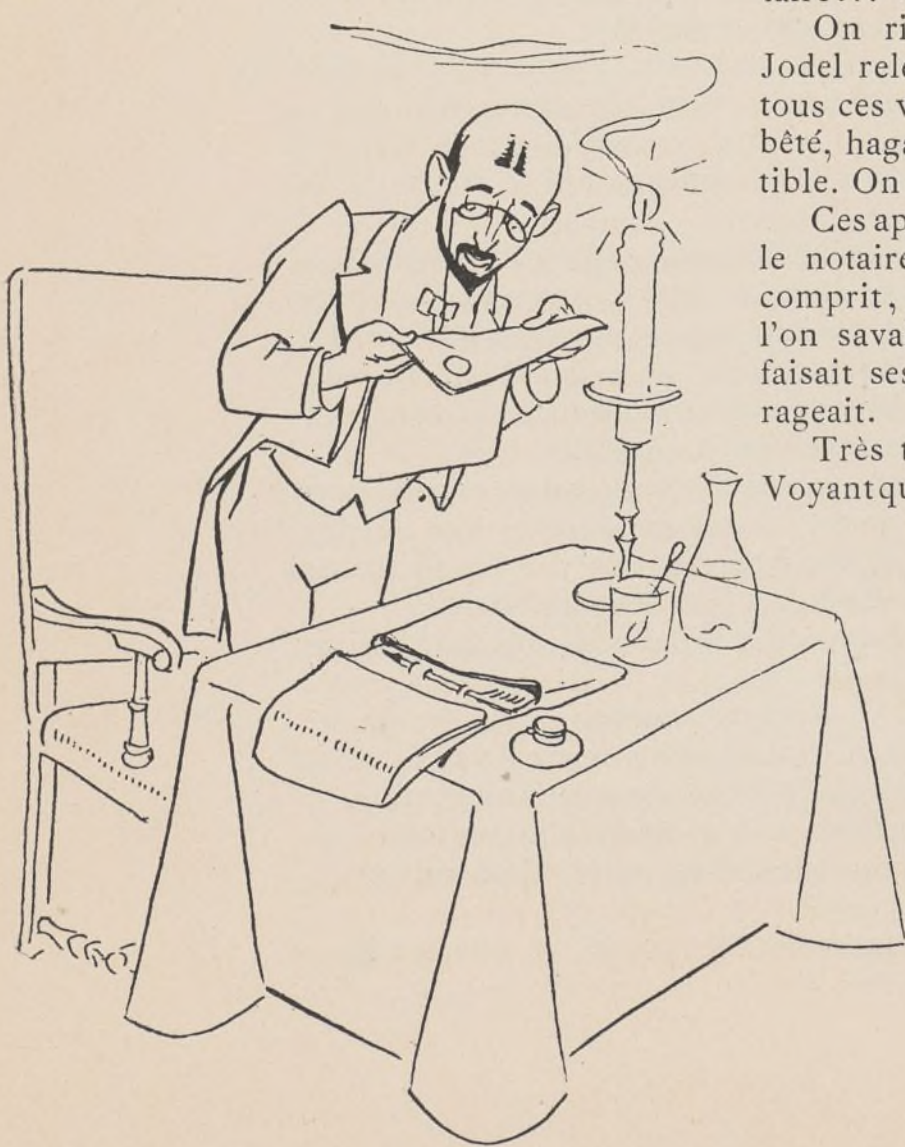
— Comment! vous n'avez pas fini et vous chantez des duos avec ma fille! Voulez-vous bien reprendre, et tout de suite!

— Quel drôle de notaire, murmura-t-on autour de maître Jodel, pendant qu'il regagnait la table, en se disant de son côté: « Quelle drôle de soirée de contrat! »

Et il reprit: « En présence de M. Bernard, témoin... » Mais Alors M. Berthier bondit:

« Bernard?... Où donc est-il, Bernard? Il n'est pas là? sa femme non plus? Un jour pareil? C'est qu'il leur est arrivé un accident... Mon cher notaire, suspendez la lecture. Ce sont les Bernard qui ont fait le mariage, on ne peut continuer sans eux. Je vais les envoyer chercher. »

En les attendant, on se mit à danser, maître Jodel comme les autres. Vers onze heures et demie, les Bernard arrivèrent et



jugèrent inutile de demander des explications, qu'on ne pensa pas, d'ailleurs, à leur fournir. Ils étaient là, on allait pouvoir reprendre la lecture. Ou plutôt non, pas encore. Le souper était servi, il fallait souper. On soupa, puis on redansa, et enfin, tard, très tard, le salon s'étant vidé, maître Jodel, absolument brisé par toutes ces émotions, éreinté par cette nuit passée à danser, le faux-col et le plastron frippés, les cheveux défaits, les favoris ébouriffés, la langue empâtée par les verres de champagne absorbés, maître Jodel, vers les quatre heures du matin, commença la lecture du contrat !...

Dix minutes après, il constatait que son auditoire dormait profondément.

« Tiens, fit-il, c'est une idée ! »

Et s'installant commodément sur son siège, il s'endormit aussi. Une bobèche qui se cassa le réveilla deux heures après.

« Six heures ! dit-il en consultant sa montre. Diable ! »

Il remua son fauteuil, toussa, et, l'auditoire ayant rouvert les yeux, maître Jodel s'empara d'une plume et déclara imperturbablement : « Il ne reste plus maintenant qu'à signer. »

Et tout le monde signa.

Voilà comment, sans que la lecture en eût été faite, fut lu le contrat de mariage de M. Raymond Duverdier et de mademoiselle Eveline Berthier.

En somme, tout cela marchait très bien et restait dans une correction indiscutable, puisque aucun des intéressés n'y trouvait à redire.

« C'est égal, dit en rentrant M. Bernard à sa femme, je ne serai vraiment sûr qu'ils se marieront que lorsqu'ils sortiront de la mairie. »

Cette dernière cérémonie devait avoir lieu huit jours après. Huit jours pendant lesquels les Bernard se multiplièrent pour éviter quelque nouvelle anicroche, mais on ne saurait penser à tout, et ce qui arriva en était la meilleure preuve.

La veille du mariage à la mairie, les Merson, des amis des Berthier, donnaient un bal costumé. Naturellement ils s'étaient excusés auprès des Berthier de ne pas les inviter, alléguant qu'à la veille d'un pareil jour ils n'osaient pas insister.

« Oui, sans doute, avait répondu M. Berthier, on se coucherait tard, nous serions fatigués le lendemain, nous vous remercions, mais impossible. »

Dès le lendemain, cependant, tous les quatre, Raymond compris, s'occupaient activement de leurs costumes.

Aussi grande fut la surprise des Merson, lorsqu'au milieu de leur soirée on annonça nos personnages, qui firent une entrée à sensation : Eveline en bergère Wateau, Raymond en polichinelle bleu et or, madame Berthier en sultane, avec une énorme plume lui retombant sur le front, et M. Berthier qui, ayant craint d'avoir trop chaud, se prélassait à l'aise dans un costume loqueteux, usé et troué, de Robert Macaire.

M. Merson ne crut pas devoir se permettre d'observation, il se contenta de cette recommandation discrète :

« Amusez-vous bien, mais ne vous fatiguez pas. »

Ils s'amusèrent si bien que le lendemain matin, après avoir été, en sortant du bal, boire une tasse de lait au Pré-Catelan, ils arrivaient, vers midi, chez les Berthier, juste pour déjeuner. Leur voiture s'arrêta un peu à distance, à cause de deux landaus qui occupaient la place.

« Tiens, dit Raymond, il y a donc un mariage dans votre maison ? »

— Tiens, oui, fit M. Berthier en se penchant à la portière. A moins, ajouta-t-il en riant lui-même de sa fa-

cétie, à moins que les voitures ne soient en avance pour le vôtre. »

A ces mots, Raymond devint blême.

« Le mien ! s'écria-t-il, ah ! mon Dieu, mais c'est aujourd'hui le mien ! »

— Le mien aussi ! » ajouta Eveline avec conviction.

Alors, de la portière violemment ouverte s'élancèrent, aux yeux des passants ébahis, quatre êtres bizarrement costumés qui enfilèrent la porte cochère, gravirent l'escalier à grandes enjambées et débouchèrent, au troisième étage, dans une antichambre où se tenaient assis, ou plutôt échoués sur un coffre à bois, M. et madame Bernard découragés, navrés, affaissés, aplatis !

« Enfin, les voilà, s'écria madame Bernard.

— Déguisés ! murmura M. Bernard dans un gémissement. »

Mais tout aussitôt, changeant de ton, il coupa court aux lamentations explicatives des retardataires.

« Au lieu de faire des discours, dit-il avec autorité, déshabillez-vous donc, malheureux ! Songez que le mariage était pour onze heures et demie, tout le monde vous attend ! Nous allons en avant faire patienter le maire et les invités, vous nous rejoindrez à la mairie. »

Et il les laissa en tête-à-tête, désorientés, parlant, discutant, poussant des oh !... des ah !... levant les bras au ciel ; bref, faisant tout, excepté la seule chose à faire : changer de costumes. Une pendule qui sonna les ramena au sentiment de la réalité.

« Midi et demi ! Nous sommes en retard ! Vite, descendons ! »

C'est-à-dire qu'ils dégringolèrent l'escalier et se précipitèrent dans le landau avancé sous la voûte, en criant au cocher : « A la mairie ! au galop ! »

Pour le stimuler, M. Berthier ajouta même : « A la course ! »

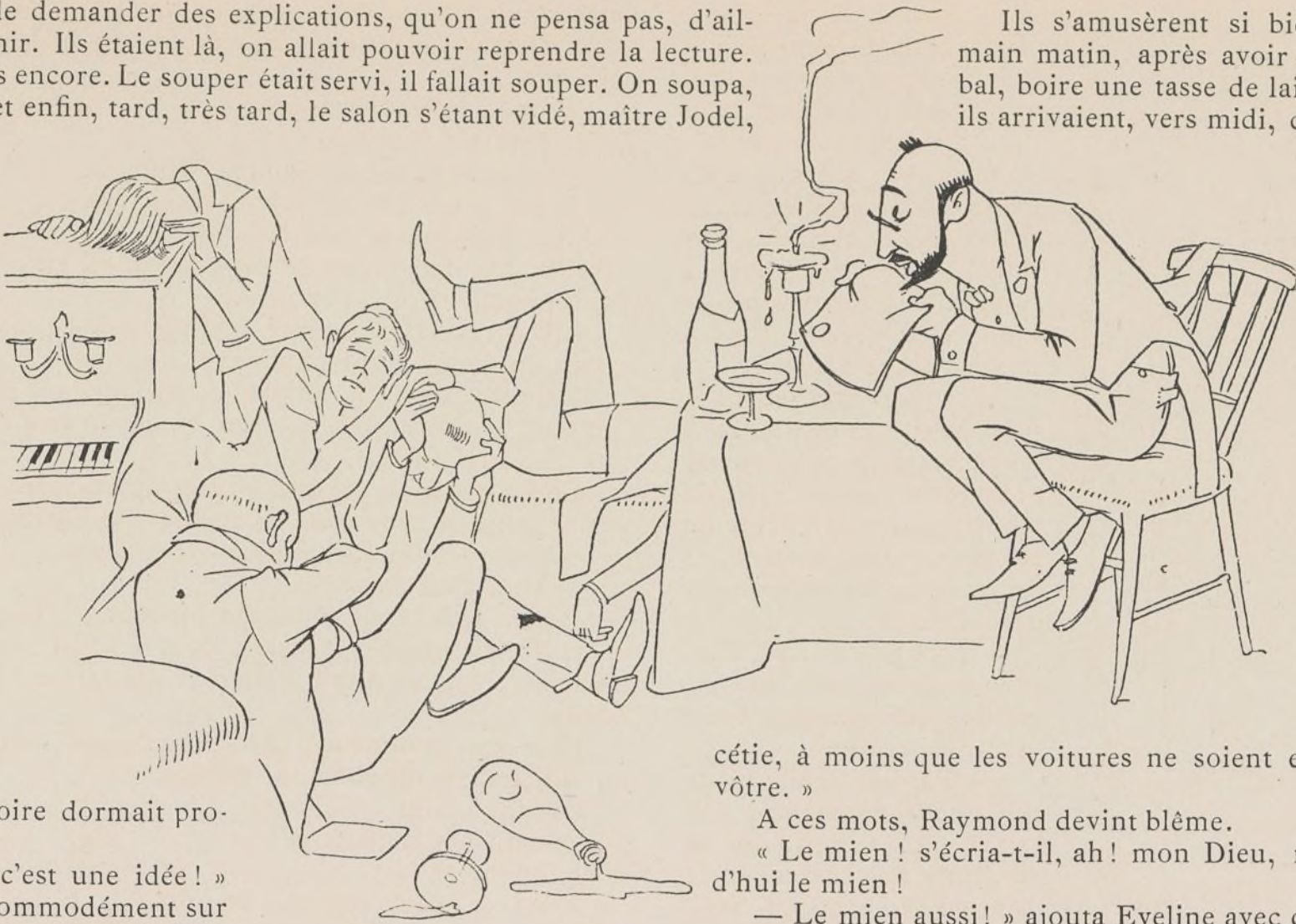
Quand ils arrivèrent à la mairie, l'impatience était à son comble, et le maire parlait de se retirer. Heureusement la voix de madame Berthier résonna dans l'antichambre : « Eveline, tiens-toi droite ! »

— Les voilà, murmura l'assistance qui se pressa pour leur faire une entrée. »

Mais quel fou rire s'empara de toute la salle lorsque l'on vit apparaître, avec la gravité que commandait la circonstance, un Robert Macaire donnant le bras à une sultane, suivis d'une bergère Wateau, escortée d'un polichinelle bleu et or.

A cette vue, si le bon M. Bernard ne s'évanouit pas, c'est que madame Bernard venait de se trouver mal, et qu'il avait à s'occuper d'elle.

Quant à M. le maire, il s'était redressé de toute la hauteur de son sacerdoce administratif, croyant à ce qu'on appelle une « fumisterie ». Mais comme, un mois auparavant, il y avait eu,



dans cette même salle, un mariage avec musique vocale et instrumentale, et que, quinze jours après, il avait consacré une union suivie d'un *five o'clock*, il pensa très judicieusement que les mariés d'aujourd'hui inauguraient une nouvelle mode : le mariage travesti.

C'était un homme d'esprit, ce maire, essentiellement opportuniste ; on en eut la preuve par l'allocution toute de circonstance qu'il adressa aux mariés après le « oui » officiel.

« Charmante bergère, dit-il, en s'adressant à Eveline, vous quittez la paternelle bergerie pour entrer dans la conjugale ; prenez bien garde de n'y jamais laisser pénétrer le loup. Pour vous, jeune polichinelle, votre bosse de derrière est l'image de votre passé, la vie de garçon ; vous en avez aujourd'hui plein le dos. Quant à la seconde, elle est aussi symbolique, c'est la bosse du mariage ; vous l'avez très développée, c'est une garantie de bonheur.

« Que vous dire, à vous, illustre Robert Macaire, et à vous, imposante sultane, sinon que je ne me serais jamais consolé de n'avoir pas eu la bonne fortune de consacrer un mariage aussi... fin de siècle ! »

Tout cela fut dit avec une aisance charmante, sur un ton mi-sérieux, mi-badin qui montrait tout de suite qu'on avait affaire à un maire « bien parisien. » Pourtant à mesure qu'il parlait, les quatre personnes à qui il s'adressait le regardaient fixement, se demandant, non sans une certaine mélancolie, comment on pouvait confier des fonctions aussi sérieuses à un homme dont les paroles incohérentes indiquaient à ne s'y pas méprendre, qu'il ne jouissait pas de toutes ses facultés.

Mais, l'allocution terminée, lorsqu'ils se regardèrent à leur tour, l'oreille encore pleine des qualificatifs dont les avait gratifiés M. le maire, subitement ils comprirent, ils comprirent tout ! La sultane ! Robert Macaire ! La bergère ! Le polichinelle ! C'était eux ! Eux-mêmes ! Eux dans ces accoutrements, pour une cérémonie semblable, devant tout ce monde dont les épaules tressaillaient, secouées par de petits rires convulsifs ! Le sang leur afflua au cerveau. Ils n'eurent qu'une idée : se soustraire au ridicule et n'avaient qu'un moyen : la fuite !

Ce fut alors un tableau épique que cette pauvre petite bergère, rose comme une pomme d'api, enjambant les sièges de son pied

mignon, chaussé de satin blanc, précédée de ce polichinelle frayant, à coup de ses deux bosses, un passage dans la foule, pendant que derrière, Robert Macaire, son vêtement usé craquant sous ses mouvements désordonnés, tirait par la main l'infortunée sultane dont la plume pendait maintenant, brisée, aveuglant les yeux et qui, plus rouge qu'une pivoine, avait, pour aller plus vite, ramassé sa jupe sous son bras, découvrant ainsi deux bonnes grosses jambes bien rondes, bien massives, terminées par deux pieds replets constamment à la recherche des babouches qui se déchaussaient à chaque pas...

Telle fut la sortie de la mairie. L'aventure eut du moins un effet salutaire, celui d'une douche qui vint, pour un temps, réveiller et rafraîchir la mémoire endormie de nos distraits. L'influence s'en fit heureusement sentir jusqu'au jour du mariage à l'Eglise où tout se passa raisonnablement.

Aussi à la sortie, lorsque les mariés furent remontés en voiture, M. Bernard leur dit avec un soupir de soulagement :

« Enfin ! ça y est !... Mais sapristi ! si c'était à recommencer !... »

— Ne nous en veuillez pas, interrompit Raymond, en serrant la main de l'excellent homme. D'ailleurs, c'est fini maintenant, nous sommes heureux, nous ne serons plus jamais distraits.

— Jamais ! » affirma Eveline.

Jamais ? C'était peut-être beaucoup promettre, puisque, le soir même, leurs billets pris à l'avance, bien installés dans leur compartiment, en route pour Nice, ils apprenaient par le contrôleur qu'ils étaient dans le rapide de Bordeaux ! Ils s'étaient trompés de gare. Mais Bordeaux ou Nice, quand on s'aime, cela n'a pas d'importance ; ils continuèrent.

Que dire de plus ! Rien, sinon qu'ils furent très heureux en effet. Le bonheur, comme ils l'avaient prétendu, a-t-il réussi à guérir la distraction ? C'est possible, quoique je ne sois pas bien convaincu, car, un an après, un soir, la main dans la main, penchés au-dessus du berceau de mousseline rose où dormait le nouveau-né, les deux jeunes époux discutaient sur le choix du nom de baptême de bébé.

Or, bébé était un garçon et savez-vous comment ils voulaient l'appeler ?... Augustine !!

PAUL BILHAUD.

(Illustrations de Eugène Courboin).

